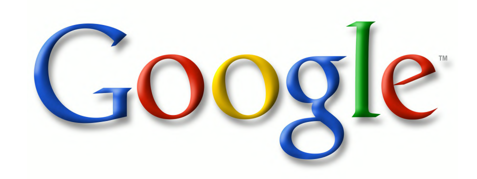

Google

ESSAI

SUR LE SYMBOLISME ARCHITECTURAL

DES ÉGLISES,

Par M. l'abbé GODARD SAINT-JEAN,

Professeur d'Archéologie au grand séminaire de Langres, membre de plusieurs Sociétés savantes.

CAEN,

TYP. DE A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE FROIDE, 2.

—

1847.

ESSAI

SUR LE SYMBOLISME ARCHITECTURAL

DES ÉGLISES,

Par M. l'abbé GODARD SAINT-JEAN,

Professeur d'Archéologie au grand séminaire de Langres, membre de plusieurs Sociétés savantes.

§ 1. Du symbolisme en général.

En écrivant cet opuscule sur le symbolisme des églises, je n'ai point la prétention de traiter à fond un sujet si vaste et si ardu. Mon but est de soumettre au jugement des archéologues certaines idées qui me semblent jeter quelque lumière sur cette face encore voilée de la science.

Au point de vue esthétique, nos vieilles cathédrales sont réhabilitées. Le concert des mille voix qui en glorifient la beauté merveilleuse n'est pas même troublé par les récriminations impuissantes d'une école aujourd'hui vaincue. Mais en sera-t-il de même au point de vue mystique ? Il est à craindre que l'on s'éprenne d'une admiration exclusive pour la forme de l'art, en architecture; que l'on s'arrête à la pierre, à l'épiderme du monument, sans prendre garde à la vie qui l'anime et dont le symbolisme est la source principale. Le rationalisme a semé dans les esprits les mieux disposés d'ail-

leurs, une sorte d'aversion pour les idées mystiques, une antipathie qui porte à les mépriser et même à les nier. Cependant elles sont vraies et belles, et d'un ordre si élevé que l'esprit, pour les saisir, ne s'incline pas, mais monte à ses conceptions les plus hautes.

Dans le sens le plus large, un symbole est un *signe* qui rappelle une idée ou un fait. On distingue le symbole naturel et celui de convention. Le premier repose sur le seul phénomène psychologique de l'association des idées : ainsi la fumée révèle naturellement l'idée de feu. On peut dire, en ce sens, « que tout objet, toute idée, est jusqu'à un certain point un symbole. Toute idée que nous saisissons excite effectivement en nous l'idée de ce qu'elle est, et l'idée d'une autre chose encore qui n'est pas elle. Tout objet que nous voyons nous donne l'idée de ce qu'il paraît, plus l'idée d'autres objets que nous ne voyons pas (1). » Mais le symbole artificiel n'a pas une connexion nécessaire avec son objet ; essentiellement équivoque, il est fondé sur des doctrines particulières, et pour le comprendre, il faut une initiation préalable. Son langage mystérieux se fait alors entendre à l'âme, par les ressemblances des objets visibles avec les choses invisibles sur lesquelles il attire notre pensée.

Il ne s'agit ici que du symbolisme artificiel (2). Avant de l'étudier dans l'architecture chrétienne, nous examinerons en général quelle est sa valeur. Est-il convenable d'exposer ce qui est en soi pur et saint, au moyen de signes méprisables

(1) Jouffroy, Cours d'Esthétique, 18e. leçon.

(2) Nous n'ignorons pas comment la philosophie allemande et les théologiens qui combattent le mythisme d'Outre-Rhin, ont déterminé les différentes espèces de symboles. Mais je peux être clair sans définir l'allégorie, l'image, le mythe, etc. D'ailleurs, parmi ces mots, il en est que nous n'emploierons pas, et d'autres que nous devons comprendre comme le moyen-âge.

en eux-mêmes ? Le symbolisme est-il conforme à notre nature, et en harmonie avec la raison et la foi ?

Il est conforme à notre nature. L'homme, esprit et matière, pénètre le monde supérieur aux sens par les symboles corporels. Incapables ici-bas de contempler la vérité face à face, nous arrivons à la connaître par les formes sensibles.

Il s'harmonise avec la raison. Par lui, l'intelligence produit ou plutôt découvre l'unité en reliant des êtres éloignés, le visible à l'invisible et le naturel au surnaturel. Glorieux apanage de la raison, il rattache la plus humble des créatures au plus élevé des êtres. Il est un foyer de vie où l'âme se dilate et s'agrandit. L'idée à demi exprimée par un symbole, laissée en quelque sorte dans le vague et l'indéfini, sollicite davantage le travail de notre âme, la remue plus fortement qu'une expression adéquate et précisant une limite à la pensée.

Saint Augustin a développé cette doctrine d'une manière admirable : « Les choses que nous saisissons par les insinuations symboliques sont éminemment propres à nourrir et à souffler, pour ainsi dire, le feu de l'amour qui nous conduit au repos en notre cœur ou dans la région d'en haut. Car elles émeuvent l'amour et l'enflamment plus que si elles s'offraient dépouillées d'apparences mystérieuses. Il n'est pas facile de l'expliquer. Mais une chose notifiée par allégorie est certainement plus expressive, plus goûtée, plus imposante que si on la déclarait en termes manifestes. Je crois que le propre mouvement de l'âme s'échauffe lentement tant que les liens terrestres l'embarrassent; si, au contraire, on l'applique d'abord à des similitudes corporelles, et qu'on le reporte de là sur les choses spirituelles qu'elles figurent, il se développe par cette espèce de transition même, et s'allume comme si on l'agitait dans les flammes (1) ». Hégel était frappé de ce phénomène, quand

(1) « Ad ipsum autem ignem amoris nutriendum et flandum quo-



il enseignait que là où le symbole apparaît sous sa forme propre et indépendante, il porte en général le caractère de la sublimité (1); et Jouffroy, lorsqu'il sentait que la source de l'émotion esthétique est dans l'énergie symbolique des choses (2).

Non seulement il n'y a pas indécence à peindre en déguisements grossiers les réalités célestes, mais plus ils sont infimes, selon l'auteur du livre de la Hiérarchie, moins il faut les interdire. C'est qu'ils doivent refléter un monde dont un abîme infini les sépare; alors leur abjection même sert à élever notre cœur en montrant qu'on n'essaie pas d'atteindre ce qui est inaccessible (3).

Remarquons-le bien, le symbole et le dogme catholique ont entr'eux une convenance intime. Celui-ci n'est pas à découvert; ses rayons nous arrivent comme voilés, et il est juste que l'expression dont il se revêt, s'enveloppe aussi d'ombres diaphanes. Enfin, la morale chrétienne tend à dé-

dam modo, quo tanquam pondere sursùm vel introrsùm referamur ad requiem, ista omnia pertinent quæ nobis figuratè insinuantur : plus enim movent et accendunt amorem quam si nuda sinè ullis sacramentorum similitudinibus ponerentur. Cujus rei causa, difficile est dicere. Sed tamen ità se habet ut aliquid per allegoricam significationem intimatum plus moveat, plus delectet, plus honoretur quàm si verbis propriis diceretur apertissimè. Credo quod ipse animæ motus quamdiù rebus adhùc terrenis implicatur, pigriùs inflammatur. Si verò feratur ad similitudines corporales et indè referatur ad spiritualia quæ illis similitudinibus figurantur ipso quasi transitu vegetatur et tanquam in faculà ignis agitatus accenditur. »

Ad inquisit. Januarii. Lib. II. Ep. 54.

(1) Cours d'Esthétique. De la forme symbolique de l'art. Introduction.

(2) Cours d'Esthétique, 23e. leçon.

(3) De la hiérar. cél. Ch. 1 et 2. — Raban Maur (de instit. cleric. lib. 3. c. 3) professe les mêmes idées.

gager l'homme de l'atmosphère terrestre, à spiritualiser jusqu'aux membres de son corps. Et n'est-il pas de l'essence du symbolisme d'illuminer les apparences les plus obscures et de transfigurer la matière ?

Si donc je démontre que le tailleur de pierres du moyen-âge a répandu sur ses monuments la lumière des sens mystiques, il faudra bien avouer que la religion et la raison lui applaudissent à la fois.

Passons des principes aux faits. Nous verrons le symbolisme remplir, dans les ouvrages de Dieu et de l'homme, un rôle qui doit nous disposer en sa faveur.

Tout esprit vraiment philosophique a compris le grand ouvrage de l'univers comme un immense et magnifique symbole où la divinité a laissé son empreinte. Dieu lui-même a voulu qu'elle fût reconnue de tous. L'Ecriture le proclame et les saints nous l'apprennent, eux qui entendaient une hymne de louange et d'amour au spectacle de la création (1). L'histoire du peuple de Dieu, les faits et les personnages de l'ancien Testament présentent un vaste ensemble de symboles prophétiques. Tout leur arrivait en figure, dit saint Paul, en parlant des Hébreux (2). Selon les Pères, « les paroles, la conduite, les mariages, les enfants, les actions des saints qui vécurent avant les temps du Christ sont le tableau de l'âge où l'on voit les nations entrer dans l'église par la foi au sang rédempteur » (3). Comment se ferait-il que l'Eglise, dans sa divine

(1) Ps. 18. — Ep. ad Rom. I. Invisibilia ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur.

(2) Ep. ad Cor. ch. X, v. 11.

(3) Saint Augustin. De cathechiz. rudibus, c. 19. Horum sanctorum qui præcesserunt tempore nativitatem Domini, non solùm sermo sed etiàm vita et conjugia, et filii, et facta, prophetia fuit hujus temporis quo per fidem passionis Christi, ex gentibus congregaretur Ecclesia. Et ailleurs : in veteri testamento, novum latet : in novo vetus patet. — In exod. 9. 73.

liturgie, racontât sa propre histoire en redisant simplement celle des Hébreux ? Enfin, le Nouveau-Testament nous montre Jésus-Christ posant la base du symbolisme liturgique et architectural.

En instituant les sacrements, il a symbolisé un effet invisible opéré par la grâce, au moyen d'un signe sensible. « La chair, dit Tertulien, est lavée par le baptême afin que l'âme soit purifiée ; elle reçoit l'onction pour que l'âme soit consacrée à Dieu ; on la marque du sceau de la Croix, afin que l'âme possède une défense contre ses ennemis ; on lui impose les mains pour que l'âme soit éclairée des lumières du Saint-Esprit, et c'est pour la nourrir, que le corps participe au corps de Jésus-Christ. » Dans ce composé moral de paroles et d'une action sensible (1), il y a donc une figure au moyen de laquelle notre pensée monte plus haut que la matière, à l'effet surnaturel.

Peut-être n'aurions-nous pas osé le dire, mais l'Eglise le chante dans son étonnante préface de Noël : l'humanité du Christ est comme un symbole par lequel Dieu a voulu que nous le touchions de nos sens, et soyons ravis d'amour pour les choses invisibles (2).

Le Seigneur a fondé le symbolisme architectural. Nous lisons au chapitre deuxième de l'évangile selon saint Jean, que Jésus ayant chassé les marchands du temple, « les Juifs prenant la parole lui dirent : par quel miracle nous montrez-vous que vous avez le droit d'agir ainsi ? Jésus leur répondit : détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours... Or, il parlait du temple de son corps : *Ille autem dicebat de*

(1) Accedit verbum ad elementum et fit sacramentum.

(2) ...Per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit ; ut dùm visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur ; et ideò cum Angelis, etc.

templo corporis sui. Nous verrons l'Ecriture fournir de la sorte le point de départ des combinaisons symboliques.

Rappelons encore le caractère de certains livres de la Bible, en particulier de l'Apocalypse, et concluons que le symbolisme se manifeste à très-haut degré dans les œuvres divines.

Existe-t-il ainsi dans les œuvres humaines? D'abord il paraît dans les fausses religions. Chose digne de remarque! ceux qui méconnaissent la valeur du mysticisme chrétien, s'extasient en face de la mythologie antique, expression impure d'un noble sentiment qu'elle a dégradé, et devant les fables orientales, les cosmogonies allégoriques des Indiens et des Chinois, qui présentent dans la racine un fait analogue.

Quant à la littérature, quelle que soit la solidité des théories des Schlegel et des Heyne, sur le *fond* symbolique de tous ses antiques ouvrages, elle use nécessairement, dans sa *forme*, de l'élément figuratif dont la base est la comparaison produite sous des modes divers (1). Ainsi, Homère et Ossian, la légende et l'épopée, le mystère et la romance sont tout imprégnés, dans la forme et souvent dans le fond, de cet esprit qui recèle l'idée sous l'emblême; le fait, sous l'écorce empruntée, mais transparente. Au moyen-âge, la Divine Comédie résume excellemment ces caractères incontestables (2).

Il ne sied pas, en vérité, à quiconque se donne pour philosophe de prendre en pitié le symbolisme chrétien; car la philosophie n'est nullement étrangère aux conceptions de ce genre. Peu après la séparation des hommes au Sennaar, Fo-Hi compose, dans ses huit trigrammes, la synthèse du monde; l'hiéroglyphique égyptienne cache au fond des âges reculés sa physionomie énigmatique; cinq siècles avant notre

(1) Hégel. Cours d'Esthétique. ch. 3. De la symbolique réfléchie.

(2) Ozanam, Dante, IVe. partie. I. p. 288 et alibi.



ère, Pythagore annonce une doctrine consistant dans la langue et l'harmonie des nombres, et trois siècles après, Jamblique donnait aux éclectiques alexandrins des rites copiés sur nos sacrements. La Gnose et la Cabale sont pleines de ces figures, de ces rites mystérieux, plus ou moins informes, plus ou moins intelligibles, qui trahissent toujours une tendance à la mysticité. Sans doute, l'idée s'est corrompue dans les égarements de la raison; mais elle subsiste et témoigne assez que le symbolisme répond à un besoin de l'homme, puisqu'il est un fait universel.

Nous le confessons ici, les injures que nos éclectiques prodiguent aux mystiques du moyen-âge, paraissent d'autant plus déplacées que, si l'on veut y prendre garde, le panthéisme contemporain se résout lui-même dans le faux mysticisme d'une idolâtrie subtile.

A Dieu ne plaise que nous mettions sur la même ligne la mystique chrétienne : ce serait confondre l'erreur et la vérité, le vice avec les biens de la grâce. Mais s'ils diffèrent par les moyens et dans les résultats, ils ont du moins pour fin commune de faire disparaître la matière en l'unissant au monde invisible; seulement le panthéisme l'abolit, tandis que le christianisme l'ennoblit et la transfigure.

J'ai voulu, par cette rapide esquisse, éviter d'offrir les pieux symboles de nos églises comme un ensemble isolé, ou un ressort de dévotion dépourvu de caractères rationnels. On le voit, ils tiennent à la plus sérieuse étude de l'esprit humain et aux profondeurs de la théologie.

§ II. Du symbolisme architectural.

De son existence, de ses règles et de l'importance de son étude.

Je me pose cette première question : Existe-t-il un symbolisme architectural authentique? J'entends un symbolisme

contemporain des monuments du moyen-âge, ayant inspiré l'ouvrier lui-même, et avoué par ceux qui ont pu nous léguer sa pensée. S'il existe, et j'espère l'établir, il faut l'accepter comme revêtu de l'autorité d'un fait, sauf à l'apprécier philosophiquement d'après les principes que nous venons d'émettre.

Parmi les causes du discrédit où sont tombées les mystiques interprétations, nous remarquons justement la liberté prise par certains auteurs d'en inventer à leur guise, et, si je puis me servir de ce terme, d'en fabriquer *à posteriori*. Livrées au caprice d'une imagination individuelle, elles perdent leur caractère scientifique pour entrer dans la catégorie des rêves ou des conjectures.

Au lieu de se livrer aux attraits d'une dévote sensiblerie, ou de s'évanouir dans le pieux nuage d'une poésie vaporeuse, que l'on ouvre les auteurs du moyen-âge qui ont écrit sur les églises des pages trop oubliées; c'est là qu'il faut apprendre quels sentiments faisaient battre le cœur des hommes de génie dont les ouvrages en architecture nous étonnent et nous ravissent; c'est là que l'on peut puiser des assertions certaines sur la pensée qui dirigea leur compas et figura ces plans grandioses et mystérieux dont nous cherchons la clef.

Les Ives de Chartres; les Honorius d'Autun; les Hugues-de-St.-Victor; les Guillaume Durand, représentants de leurs siècles, ont traduit pour la postérité, dans des livres magnifiques, l'idée tracée sur la pierre par le maître-maçon de leur époque. A coup sûr, ils nous ont donné son intention, sa pensée; et si, jusqu'à présent, un heureux hazard n'a pas découvert, dans la poudre des bibliothèques ou la nuit des greniers, le testament perdu de quelqu'ancien tailleur de pierres (1), nous pouvons, en attendant, recevoir

(1) Le livre du moine Théophile et le Guide de la Peinture autorisent à l'espérer.



avec une égale assurance, les explications d'ailleurs satisfaisantes de ses contemporains.

En effet, si un écrivain s'avisait d'exposer en un ouvrage sur les églises et les divins offices, les idées mystiques que Soufflot aurait voulu cacher dans toutes les lignes du Panthéon, ou M. Lebas, à Notre-Dame-de-Lorette; je le demande, quelle fortune aurait son livre? Or, le moyen-âge et ses grands hommes sont coupables de cette niaiserie que ne ferait pas le plus sot écrivailleur d'aujourd'hui, s'ils ont supposé, dans les cathédrales, un symbolisme qui n'y est point, auquel les architectes ne songeaient pas. C'est évident.

Mais une considération puissante confirme notre conviction. Par qui s'élevaient nos basiliques aux XIe., XIIe. et XIIIe. siècles, alors qu'elles se développaient dans la plénitude de leurs mystères? Par le bras des peuples animés d'une foi brûlante et sous la direction d'artistes religieux, quand ils n'étaient pas moines comme Gilbert, Hilduard, Suger. Au XIIIe. siècle, il est vrai, la période hiératique touchait à sa fin (1); mais les Libergier, les Robert de Coucy, les Eudes de Montreuil avaient reçu ses traditions en héritage, et la lumière du cloître conservait encore sa pureté native entre les mains des séculiers. M^e^. Félicie d'Ayzac a porté une grave accusation contre les architectes laïques des XIVe. et XVe. siècles. (Symbolique des pierres précieuses; ann. arch. octobre 1846.) Nous croyons que le mysticisme n'a vraiment péri qu'au déclin du style ogival. — Le monde, au XIVe. siècle, vivait encore de la vie des Tauler, des Rusbroch et des Suso. Le même esprit animait donc, et l'architecte qui a

(1) Voyez le Cours d'Antiquités monumentales de M. de Caumont, 4e. partie. Ch. 9. — Annal. archéol. t. 6, liv. 3. L'Art et les Moines, par M. de Montalembert.

bâti nos cathédrales, et le prêtre qui nous en révèle le sens sublime. Plus d'une fois, sans doute, ils se prêtèrent les ailes de leur génie, ils allièrent la flamme de leur foi, pour contempler, dans les hauteurs d'une inspiration commune, le type de leurs célestes monuments.

Aussi voyons-nous le rapport synchronique de l'apparition de ces grands ouvrages. Pendant qu'Honoré-le-Solitaire achevait sa *Perle de l'Amé*, Suger préparait les travaux de sa royale abbaye; et tandis que Durand le Spéculateur élabore son *Rational*, les assises de Notre-Dame de Chartres montent lentement vers le Ciel.

Enfin, les auteurs du moyen-âge font découler le symbolisme architectural de la source la plus pure, de la liturgie. Les rites de la bénédiction de la première pierre, de la consécration d'une église, etc., tiennent à l'architecture comme l'âme est unie au corps; la liturgie n'est pas l'esclave, elle est maîtresse de l'art qui n'en méconnut pas toujours les droits, et en reçut autrefois sa direction et sa vie. Il est donc prouvé que les mystiques exposent un symbolisme réel et non pas de vaines fictions, Maintenant, jusqu'à quel point doit-on s'en tenir à la lettre de leurs œuvres?

Il semble que l'on peut dire ce qu'ils n'ont pas dit, mais que l'artiste a peut-être pensé; puis, dans ce qu'ils ont admis, retrancher quelque chose.

Lorsqu'une idée générale est indiquée, il n'est pas déraisonnable de la poursuivre au-delà du texte, pourvu que des similitudes véritables invitent cette idée à se prolonger d'elle-même. Il est acquis, par exemple, que l'artiste a voulu tracer dans le plan de l'église le Sauveur en Croix. On emprunte aux livres des mystiques, à la liturgie, aux saintes Ecritures, les explications y relatives: voilà la base; mais si une relation saisissante et complétant le tissu des figures s'offre à l'esprit; la rejettera-t-il? non, sans doute; malgré le silence du texte,

et en vertu d'une authenticité probable, il l'accueillera et la présentera pour ce qu'elle vaut. De ce côté, je l'avoue, s'ouvre une porte à l'abus; il faut s'y arrêter, et se rappeler ces paroles de l'abbé Solesmes : « Entrevoir une certaine couleur générale de haute et gracieuse poésie, construire sur ces éléments un récit plus ou moins agréable, c'est chose facile, puisque c'est chose superficielle : mais la science n'est pas là (1). »

En second lieu, il n'est pas nécessaire d'admettre absolument toutes les raisons alléguées par les anciens auteurs. Les juges les plus modérés du procès entre les mystiques et les littéraux, conviennent que si les derniers défendent un système de naturalisme ignoble et déshonorant, les autres ont exagéré quelquefois, et trop accordé peut-être à l'arbitraire (2). Quand un sens n'a pour lui qu'une voix; lorsque tiré, comme on dit, par les cheveux, il ne se fonde sur aucune ressemblance palpable de l'objet matériel avec la pensée, il est convenable de l'abandonner; car il n'a plus que la valeur faussement accordée par D. Claude de Vert, aux raisons mystiques qu'il tenait en général pour « des pensées pieuses et édifiantes, et des idées arbitraires, si vous voulez, mais où on ne laisse pas de trouver de quoi s'instruire et se nourrir (3). » Du moins il faudrait dire avec St.-Grégoire de Nysse : « Ce que nous proposons se réduit à des conjectures; nous le soumettons au jugement des lecteurs. S'ils le rejettent, nous ne réclamerons point; s'ils l'adoptent,

(1) D. Guéranger, Instit. liturg., ch. 2.

(2) Lebrun. Explic. de la Messe. Préface. — Languet lui-même reconnaît que parmi les allégories des mystiques, plusieurs ne sont que des idées pieuses. *Du véritable esprit de l'Eglise*, etc.

(3) Lettre à M. Jurieu, sur les cérémonies de l'église, t. IV de l'Explic. simple et littérale, p. 350, 1re. édition.

nous ne serons pas plus contents de nous-mêmes (1). Point d'esprit de système, par conséquent. Il est également ridicule de jurer une guerre d'extermination aux raisons symboliques et de s'obstiner à en trouver partout, d'en semer à tort et à travers. »

Ce n'est pas qu'il faille, en cette matière, négliger la prudence des règles. Déjà nous en avons fixé plusieurs, et d'autres vont ressortir par la solution des difficultés suivantes.

On objecte : « Il est impossible de s'en rapporter aux mystiques sur le dessin qui a guidé le maître-maçon dans la construction des églises gothiques ; ils ne s'entendent pas et se contredisent. L'un affirme que cette cathédrale est le symbole de l'éternelle Jérusalem ; l'autre assure qu'on y reconnaît notre âme. Celui-ci déclare que les portes sont l'image de J.-C. ; celui-là m'adjure d'y voir les apôtres. »

Pour justifier cette variété, car il n'y a point opposition, il suffit d'une simple idée sur l'économie du mysticisme chrétien. Or, il fait subir à l'objet sur lequel il s'exerce, une triple transformation. Il l'envisage dans son état naturel, pour en saisir les similitudes, soit avec un fait visible de l'histoire, soit avec la morale, soit avec le monde supérieur et nos immortelles destinées. Il exposera donc, sous trois points de vue, ces analogies manifestant l'objet matériel par les sens allégorique, tropologique et anagogique. Le mysticisme, en un mot, est un prisme qui, placé vis-à-vis d'un objet, le décompose généralement en trois couleurs.

Qu'il soit appliqué aux Saintes Lettres, à la liturgie, à l'architecture, il suivra cette marche qui est vraiment grande, puisque rien ne lui échappe dans le domaine de la science et de la foi, puisqu'elle permet la synthèse de tous les êtres et de tous les temps. Guillaume Durand devant s'y conformer

(1) De vitâ Moysis.

comme les autrés mystiques, l'expose en tête de son Rational. *Allegoria, est quandò aliud sonat in litterâ et aliud in spiritu: ut quandò per unum factum aliud intelligitur: quod si illud sit visibile, est simpliciter* ἀλληγορία: *si invisibile et cœleste tùnc dicitur* ἀναγωγή.... Τροπολογιά, *est conversatio ad mores, seu moralis locutio ad correctionem et morum institutionem, mysticè vel apertè respiciens* (1). Et plus loin : « En cet ouvrage, presque toujours ces divers sens sont employés pour une même chose, et l'on passe de l'un à l'autre ainsi que le lecteur attentif pourra clairement le remarquer (2). »

Il est aisé de concilier dès lors les explications différentes des auteurs, et c'est une erreur de croire qu'ils se combattent et se réfutent mutuellement.

« Si on ne peut leur reprocher, poursuit-on, d'avancer des choses contradictoires, il est vrai du moins qu'ils descendent à de triviales figures et qu'ils en prennent les motifs à un trop bas étage. Par respect pour une religion divine, on ne devrait point mettre au jour un symbolisme qui ne s'appuie pas sur ce qu'il y a d'imposant et de beau dans les temples. »

Je renvoie d'abord au sentiment de saint Denys l'Aréopagite précédemment cité. Selon la Bible, toute créature est très-bonne aux yeux de Dieu (3) ; et il n'est pas plus grand, dit saint Augustin, dans les Anges que dans les vermisseaux. Un vil emblême n'a donc rien d'inconvenant et ne saurait motiver qu'un scandale pharisaïque. Les Saints voyaient aussi bien que nous l'humilité de ces images et ils les approu-

(1) Rationale seu Enchiridion, etc... Prooemium, 10, 11.

(2) Loc. cit. n°. 12. In hoc autem opere, plerumquè circà idem diversi sensus adhibentur et de uno sensu ad alium transitur ; quemadmodùm lector sedulus liquidò poterit intueri.

(3) Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona. Gen. c. 1., v. 31.

vaient. « Parmi les choses de la liturgie, dit Pierre Damien, en son livre du *Dominus vobiscum*, il en est qui semblent légères et frivoles par l'apparence, mais assises sur une éclatante vérité, si on les considère d'un œil moins charnel. » Il montre en exemple les vêtements sacerdotaux, la disposition du Tabernacle et jusqu'à la chaussure des clercs. Pourquoi nous débattre en mille arguments, s'écrie-t-il enfin, presque tout ce qui tient au culte extérieur est énigme, figure, mystère dans mystère! (*Totum penè.. mysterium latet in mysterio* (1).

D'ailleurs, le symbolisme dont il est ici question fut une science populaire, accessible au commun des Fidèles; une preuve est qu'on la lui enseigna dans les instructions qu'il recevait des pasteurs (2). Ne soyons donc pas surpris si elle demeure à portée des sens et de l'intelligence des simples. Toutefois, nous croyons qu'il existe un symbolisme plus élevé, sous les formes spiritualisées du nombre et de la géométrie, symbolisme que tous n'étaient pas appelés à comprendre. Les savants qui consacrent à sa recherche leurs veilles laborieuses mettront peut-être à même d'en juger. Mais ce n'est pas assez de constater l'emploi de certains nombres, il faut les expliquer; il ne suffit pas de prouver que les proportions de plusieurs basiliques sont identiquement les mêmes; il faut, après avoir établi l'unité de mesure, en découvrir la raison. Si on l'emprunte, comme il paraît, à la valeur numérique des lettres de l'alphabet hébreu, à la philosophie transcendante des Juifs, il est essentiel de démontrer au préalable que ces traditions étaient connues, acceptées,

(1) Lib. Dominus vobiscum, cap. 17.—Nonnulla in ecclesiasticis observationibus fiunt quæ in superficie quidem frivola videntur et levia; considerata verò subtiliùs magnæ virtutis videntur veritate subnixa.

(2) Ives de Chartres. De sacramentis ecclesiasticis sermones.

réalisées dans l'art par les architectes et les confréries de francs-maçons du moyen-âge (1). Cette tâche une fois remplie, on pourra tirer parti des lumières éparses çà et là, mais pauvres dans leur isolement.

Il est clair que les calculs opérés sans la base que nous demandons, seraient du genre des additions et des soustractions publiées tous les ans par l'Almanach prophétique.

De cette digression, j'arrive à conclure que le symbolisme a dû résider pour le peuple en des emblêmes vulgaires et faciles à pénétrer. Non, il n'y a point à rougir de leur naïveté; et si on ne l'étale pas tout entière, ce ne doit être nullement par respect humain, mais plutôt pour ne pas fronder maladroitement nos vieilles habitudes : *Non potestis portare modo* (2).

Avant de clore ce chapitre, il nous reste à dire quelle est l'importance du symbolisme architectural. L'archéologue essaierait vainement de révoquer en doute l'intérêt de son étude. Jamais il ne parviendra sans lui à la science complète des édifices religieux, lors même qu'il en suivrait les phases dans l'histoire et en examinerait les moindres détails : autant vaudrait soutenir que le médecin connaît l'homme, pourvu qu'il atteigne du scalpel toutes les fibres de nos organes.

Le symbolisme constitue en partie le beau de l'invisible, qui dans les arts est le plus parfait. Si vous le délaissez, vous découronnez le monument de sa gloire la plus pure; vous effacez

(1) Vid. Kabbala denudata seu doctrina Hebræorum transcendentalis et metaphysica atque theologica. Sulzb. 1677.—Et Bongo, numerorum mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta. Paris, 1618.

(2) On a pensé qu'il serait superflu de joindre à ces principes quelques autres règles fort simples. Ainsi, une raison mystique peut être seule, s'ajouter à une raison naturelle : plusieurs raisons mystiques ne sont pas incompatibles, etc.

la plus forte trace du sceau de la foi dont les peuples ont voulu l'empreindre. Au contraire, si vous faites luire son flambeau, les dalles de ce pavé, les pierres de ces murs, ces arcades, ces piliers gothiques, tout cela vit, tout cela palpite; l'âme du symbole y circule comme le sang dans les veines. Et, certes, je ne sais pas si le maçon du moyen-âge aurait bien eu d'autre part le droit de s'appeler *Maître de la pierre vivante.*

Les figures mystiques doivent avoir pour le chrétien des charmes particuliers. Elles l'instruisent et l'édifient; car elles élèvent la pensée à de hautes vérités, et le cœur, au-dessus de la terre. Nos églises seraient moins désertes, la piété serait moins rare si nous savions aller et conduire les autres à ce banquet ineffable. Rapprochons de nos lèvres ce calice trop long-temps éloigné; l'Eglise elle-même nous y convie, car elle demande souvent au Seigneur, dans ses prières publiques, de nourrir notre âme par l'intelligence de sa mystérieuse liturgie. Aurait-elle institué cette multitude de symboles remplie d'un monde d'idées, pour qu'ils deviennent, grâce à notre dédain, choses insignifiantes et mortes ? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entendait autrefois. Raban Maur place la signification des choses mystiques, parmi les connaissances que le clerc doit posséder (1). Durand cite au jugement de Dieu les prêtres qui demeurent aveugles à cet endroit, et il leur adresse la terrible menace du psaume : *Ipsi verò non cognoverunt vias meas, quibus juravi in irâ meâ, si introibunt in requiem meam* (2). Honorius d'Autun les compare à Tantale, mourant de soif au milieu des ondes et il trouve étrange

(1) Significationem rerum mysticarum. De inst. cler. lib. 3, c. 1.

(2) Rat. proœmium. — Le cardinal Bona dit que le Rational de Durand de Mende est nécessaire à tous les prêtres. De div. psalm. Notitia auctorum, en tête de l'édit. de Paris, 1678.

que l'on préfère à une étude si vitale, les abominables mensonges des poètes et les sophismes des philosophes payens, qu'il damne sans miséricorde (1). Il y a du vrai dans cette explosion d'une sainte colère.

Vous demandez alors, pourquoi l'on s'inquiète peu du symbolisme des églises. Demandez pourquoi, depuis 300 ans, on méprise l'architecture ogivale; pourquoi l'on accuse le moyen-âge d'ignorance et de barbarie; pourquoi l'on nomme RENAISSANCE la révolution qui a fait reculer politique, lettres et arts jusqu'au paganisme. Les nations ont des vertiges qui durent trois siècles.

Celui-ci, du reste, a des causes connues. Le Jansénisme et D. Claude de Vert ont fané, de leur souffle desséchant et pestilentiel, les fleurs du mysticisme chrétien. Les liturgies de récente fabrique n'en chérissaient pas les antiques parfums; le protestantisme est venu en aide, s'évertuant à détruire la racine; et je ne sais quel esprit mauvais a fini par obtenir qu'on ne les regrette même pas.

Espérons; l'aurore d'un jour nouveau nous éclaire. L'archéologie, la liturgie et la mystique sont trois sœurs; on ne réhabilite pas l'une sans l'autre. Or, la première est victorieuse; l'autre marche au même triomphe, et les pamphlets, quelle que soit la main qui les signe, ne l'arrêteront point. Celle-ci retrouvera donc également sa couronne; et, d'un concert unanime, nous dirons à tous les traînards du XVIII[e]. siècle: oui, le moyen-âge est ténébreux, parce que vous ne le voyez plus, à travers la nuit que vous avez faite.

§ III. EXPOSÉ DU SYMBOLISME DES ÉGLISES.

Bénédiction de la première pierre.

La liturgie étant la principale source du symbolisme archi-

(1) Præfatio in Gemmam animæ.

tectural, nous devons assister d'abord à la bénédiction de la première pierre du temple. Ce mystère enseveli avec les fondations cachées annonce assez ouvertement qu'un édifice moral va s'élever en même temps que le monument matériel.

Bénir, c'est purifier et sanctifier. Le monde physique entraîné par la chute de l'homme a été maudit. Pour qu'il devienne apte à servir au culte divin (1), il faut qu'il soit lavé de sa souillure, puis enrichi d'une vertu surnaturelle; double effet de la bénédiction, par laquelle les mérites de la Rédemption lui sont appliqués.

L'église réserve à l'évêque le pouvoir de bénir la première pierre du temple, et ce n'est qu'en vertu d'une délégation de sa part, que le simple prêtre accomplit légitimement cet acte liturgique (2). Investi sur ce point de l'autorité épiscopale, voici l'ordre dans lequel il procède :

Pridiè quàm primarius lapis benedicatur, ligneam crucem in loco ubi debet esse altare, figat ipse vel alius sacerdos (3).

Dès la veille, une croix de bois est plantée sur l'emplacement de l'autel majeur (4), afin que l'on sache à l'avance la destination sainte de ce lieu et que, de ce moment, il soit respecté. Ce séjour de la Croix le prépare à devenir sacré de profane qu'il est, en expulsant les génies malfaisants répandus dans l'atmosphère, *principem potestatis aeris hujus* (*ad*

(1) On lit dans le Pontifical, à la consécration de la patène et du calice : quod arte vel metalli natura effici non potest altaribus tuis dignum, fiat tuâ benedictione sanctificatum.

(2) Beleth. div. off. exp. c. 2. — Durand. lib. 1, c. 1, n. 7.

(3) Rit. Rom. — c. f. Barufaldi. comment. Venetiis 1752. — Catalani. Rit. Rom. comment. illust. Patavii. 1760.

(4) Ubi debet esse altare. On sait qu'il n'y avait autrefois qu'un autel dans chaque église. Il figurait l'unité du sacerdoce. Grancolas; l'ancien Sacramentaire, tom. 2. Des autels.

Ephés. 2. 2). Le rituel prescrit *ligneam crucem*, parce que toute bénédiction découle de cette autre croix de bois qui porta sur le calvaire la Victime adorable. Aussi on la plante à la place du maître-autel où se renouvellera le même sacrifice.

Sequenti verò die, lapis in ecclesiæ fundatione ponendus, qui debet esse quadratus et angularis benedicatur hoc modo.

La pierre doit être carrée. L'église qui ne détermine rien sans raison, a exigé cette forme pour nous montrer qu'il faut rapprocher ce monument terrestre de celui qui apparut à l'apôtre dans sa vision apocalyptique. « Et un ange m'emporta sur une montagne grande et haute; et me montra la cité sainte, Jérusalem descendant du Ciel, du sein de Dieu.... et la cité était posée dans un carré, et sa longueur égalait sa largeur (1). » De plus, cette circonstance rappelle que la loi de grâce est le fondement de la loi mosaïque figurée par la cité juive, reconstruite par Jonathas, selon le récit du livre des Machabées. « Et Jonathas habita dans Jérusalem; et il commença à bâtir et à reconstruire la ville; et il dit à ceux qui travaillaient d'élever les murailles autour de Sion avec des pierres carrées pour la fortifier; et ils firent de la sorte (2). »

La rubrique ajoute *angularis.* La pierre doit être angulaire parce qu'elle est le symbole de Jésus-Christ. Non seulement il est désigné comme *Pierre* dans l'Ecriture, mais comme pierre faisant la tête de l'angle. Isaïe le prédisait sous ce titre : *Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego mittam in*

(1) Et sustulit me in spiritu in montem magnum et altum, et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo a Deo.... Et civitas in quadro posita est, et longitudo ejus tanta est quanta et latitudo. C. 21.

(2) Et habitavit Jonathas in Jerusalem et cœpit ædificare et innovare civitatem. Et dixit facientibus opera, ut extruerent muros, et montem Sion in circuitu lapidibus quadratis ad munitionem et ità fecerunt.
Lib. 1, c. 10.

fundamentis Sion lapidem, .. angularem, .. in fundamento fundamentum (1). Le Roi-Prophète le voyait ainsi dans l'avenir. « Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli. » (2) : Notre Seigneur s'est proclamé lui-même ce chef de l'angle. « Jésus leur dit : n'avez-vous pas lu dans les Ecritures, la pierre que les maçons rejetèrent, celle-là fut faite en tête de l'angle (3). » Saint Pierre et saint Paul l'ont répété dans leurs Epitres (4).

Le Christ est vraiment la pierre angulaire de l'église, fondement sur lequel s'assied tout l'édifice, et contre lequel se brisent tous ses ennemis. On la place à l'arête qui réunit les deux faces du temple, parce qu'il a joint les deux lois, les juifs et les gentils, le ciel et la terre :

Summi Parentis Filius
Domus supernæ et infimæ
Utrumque junxit angulum.
(*Hymne de la Dédicace*).

Alors le prêtre commence les cérémonies. Il est revêtu de ses ornements sacrés et de la chappe blanche, en souvenir du spectacle contemplé par l'apôtre saint Jean, dans la dédicace de la Jérusalem céleste, où il vit une grande multitude que personne ne pouvait compter et qui éblouissait par la blancheur de ses vêtements (5). Tandis que l'on chante le psaume *Quàm dilecta tabernacula tua*, il asperse d'eau bénite le lieu marqué par la croix, afin de le purifier et de mettre en fuite les esprits immondes. Les oraisons suivantes nous l'apprennent; et on y trouve une nouvelle raison de symboliser Jésus-Christ,

(1) C. 28.
(2) Ps. 117.
(3) Matth. chap. 21, v. 42.
(4) Ad. Eph. II 20. — 1 Pet. II 6.
(5) Apoc. c. 7.

par la pierre bénite : *Domine Jesu Christe.. qui es principium et finis, in quo principio Deus pater ab initio cuncta creavit, sis, quæsumus, principium et incrementum et consummatio ipsius operis.*

Le prêtre ensuite grave le sceau divin de la croix sur chaque face de la pierre, au nom de la Trinité, dont il invoque la miséricorde sur ceux qui contribueront à bâtir l'église. On sait quels prodiges enfantait au moyen-âge l'espérance des faveurs du ciel ainsi méritées.

Après les litanies des Saints, gardiens de cette première pierre, dont la foi confie les destinées à leur protection, vient l'antienne : *Manè surgens Jacob erigebat lapidem in titulum.* Elle reporte la pensée jusqu'à l'âge où la divinité n'avait encore agréé d'autre temple que l'immensité de la nature consacrée par sa présence. La pierre du patriarche était le germe des temples futurs, comme celle-ci est le germe d'une église; toutes deux portent l'échelle mystérieuse qui appuie ses pieds sur ce monde, et touche en effet au séjour des anges.

Mais c'est en vain que l'homme essaierait d'établir une telle base, si Dieu ne l'affermit. C'est pourquoi l'on entonne le psaume *Nisi Dominus ædificaverit domum*, après lequel le prêtre pose la pierre en disant : « Dans la foi de J.-C., nous plaçons cette première pierre dans ces fondements, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, pour que fleurissent ici la vraie foi, la crainte de Dieu et la dilection fraternelle; et pour que ce lieu soit consacré à la prière, à l'invocation et à la louange du nom de ce même J.-C. Notre-Seigneur. »

L'aspersion générale et les vœux suppliants du *Miserere* achèvent de sanctifier ce lieu naguère profane; et l'on chante, sous l'antienne *O quàm metuendus est locus iste*, le psaume 86ᵉ. qui publie, dans la confiance et l'enthousiasme, l'his-

toire la plus frappante de toutes nos cathédrales (1).

Si l'on médite ces rites pieux, on s'aperçoit que le monument tout entier doit éclore de ces rudiments. Ils le contiennent comme la semence renferme l'arbre. Faites disparaître sous le sol cette pierre vivante; elle va s'épanouir à la surface, et développer au grand jour les trésors de sa fécondité.

Du plan cruciforme.

La croix introduite dans le plan des églises est le mystère le plus sensible de l'architecture chrétienne; toutes les parties de l'édifice concourent à l'effectuer. Quelques mots seulement sur le sens général de la croix nous en donneront tout à l'heure l'explication multiple.

Pour nos ancêtres, l'idée du plan cruciforme était une inspiration surnaturelle. On lit dans la vie de saint Porphyre, évêque de Gaze, qu'il pria l'impératrice Eudoxie de bâtir une église sur l'emplacement d'un temple des faux dieux. Celle-ci lui envoya une réponse favorable. « Parmi ses lettres se trouvait le plan de l'église en forme de croix, tel qu'il existe aujourd'hui par la volonté de Dieu. Il était enjoint de le suivre en construisant l'édifice. Saint Porphyre ayant lu,

(1) « Ses fondements reposent sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob. On a dit de toi des choses glorieuses, ô cité de Dieu! Je me souviendrai de Rahab et de Babylone qui me connaîtront; les étrangers, le Tyrien et le peuple d'Ethiopie s'y sont réunis. Ne dira-t-on pas à Sion : un grand nombre d'hommes sont nés dans elle et le Très-Haut lui-même l'a fondée. Le Seigneur racontera dans l'histoire des peuples et des princes la multitude de ceux qui auront été dans elle. Ceux qu habitent en toi sont tous dans la joie! » J'ai mis ce cantique sous les yeux du lecteur, parce que, s'appliquant à toutes les églises, il concorde parfaitement avec la théorie du symbolisme architectural.

et voyant le plan tracé, fut rempli de joie; car il savait que cela aussi s'était fait par révélation divine » (1).

Le témoignage des auteurs (2) et les monuments encore debout déposent de l'antiquité et de l'universalité qui rendent cette disposition symbolique des églises en quelque sorte obligatoire. Elle est devenue, depuis l'ère basilicale, une règle qui sans doute a souffert des exceptions (3), mais à laquelle on ne devrait se soustraire que pour des causes impérieuses.

La croix est le signe éminemment chrétien. Du moment qu'elle ordonne le plan d'une église, elle y laisse le sceau de la religion, impérissable comme l'édifice même. Voyez ce carré-long des églises modernes soi-disant grecques; il n'est presque pas nécessaire d'y toucher, pour le changer, au besoin, en salle de théâtre, en tout autre monument profane; nul vestige de christianisme ne fera soupçonner une violation sacrilège.

Mais s'il arrive, en des temps d'anarchie et d'impiété, qu'une église marquée du symbole de la croix, soit souillée par un usage indigne, les pierres, les pierres même protestent contre l'attentat. Le nom du Christ semble écrit sur la muraille en caractères indélébiles; il faut, pour l'effacer,

(1) Erat autem in aliâ chartâ intrà litteras descripta forma ecclesiæ in figuram crucis, quomodò nunc quoque Deo volente cernitur. Et continebant litteræ ut convenienter dictæ figuræ sancta conderetur ecclesia. Lætatus est autem S. Porphyrius cùm legisset, et vidisset formam descriptam. Sciebat enim hoc quoque factum fuisse ex divinâ revelatione. » Apud Boll. ad diem 26 febru.

(2) Evagre. liv. 1, ch. 14. — S. Grég. de Naz. carm. 9. — Grég. de Tours. Hist. Franc. lib. 2.

(3) Gemma animæ. lib. 1, c. 147. — Eusèbe. vit. Const. lib. 3. ca. 38 et ca. 50. — Les Orientaux, pour se conformer à la loi, ajoutèrent parfois des absides latérales au corps du monument. Georg. Cedrenus vit. Just.

raser le monument. Il tombe alors ; mais semblable au martyr qui préfère ne pas être, à n'être pas chrétien.

L'ÉGLISE DANS LE SENS ALLÉGORIQUE.

La méthode à suivre pour se rendre compte des sens mystiques attribués à l'architecture, n'est autre, nous l'avons dit en son lieu, que celle de l'interprétation des Saintes Lettres. Essayons maintenant de la mettre en pratique. Nous envisagerons le temple premièrement dans le sens de l'allégorie, c'est-à-dire pris comme expression d'un fait visible. A ce point de vue, on y découvre Jésus-Christ et l'Eglise militante.

I. *Jésus-Christ.*

Parlant de son Corps adorable, Notre-Seigneur avait dit : détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours (1). C'est le thème développé d'abord, dans les églises du moyen-âge.

La nef coupée en croix grecque ou latine par les bras du transept est l'image de la Croix du Calvaire. Elle représente le bois sacré chargé de son fardeau précieux ; les membres d'un homme y sont étendus. « La disposition de l'église matérielle, dit Durand, reproduit la forme d'un corps humain. Le cancel où l'autel est dressé figure la tête ; la croix résultant des saillies latérales, les bras et les mains ; la partie du couchant, le reste du corps (2). »

(1) Joan. cap. 2. v. 19.

(2) Dispositio autem ecclesiæ materialis, modum humani Corporis tenet. Cancellus namque, sive locus ubi altare est, caput repræsentat : et Crux ex utrâque parte, brachia et manus : reliqua pars ab occidente quicquid corpori superesse videtur. Rationale. lib. 1. cap. 1.

En beaucoup d'églises, le chœur déviant de l'axe de la nef se penche ordinairement à droite de l'autel, à gauche du spectateur. La fréquence de ce phénomène repousse l'hypothèse de mouvements imprévus d'une construction mal assise. Quiconque a voulu l'observer, demeure convaincu de l'intention des architectes. Par cette anomalie du brisement de l'axe longitudinal, ils ont peint la tête du Christ inclinée sous le poids de l'agonie et de la mort, suivant le récit des Evangiles : ayant baissé la tête il rendit l'âme (1).

Des auteurs modernes continuant l'idée principale, ont reconnu dans les dômes des églises du midi, les clous énormes qui transpercèrent les membres du Sauveur, et dans la coupole du centre, le diadême du Roi crucifié qui devait dater son règne de l'heure où il expirerait sur son trône : « Lorsque je serai élevé de terre, disait-il, j'attirerai tout à moi (2). »

Pour eux, la couronne de chapelles qui environnent le chœur, figure le chef de Jésus couronné dépines, et les arcades qui s'ouvrent autour de lui, les plaies profondes de son front déchiré. Les portes des transepts et de l'occident sont l'emblême des trous de ses pieds et de ses mains; et le sang qui ruisselle sur le fond rouge des verrières où la passion est souvent peinte c'est le sang de la victime qui n'est que blessures de la plante, des pieds au sommet de la tête (3). Nous avons appris par tradition, dit saint Charles Borromée, qu'étant sur la Croix, Jésus-Christ avait le visage tourné vers l'Occident (4). La basilique a donc son chevet au levant, de ma-

(1) Et inclinato capite tradidit spiritum.
Joan. c. 19, v. 30.

(2) Cùm exaltatus fuero à terrâ omnia traham ad me ipsum.
Joan. 12-32.

(3) Isaïe 1-6.

(4) Pastoral. IV. Part. Tit. 3. ch. 7.—Voyez J. Gretser ; de Cruce Christi. Lib. 1, c. 26. ; Ingolstadt. 1600.

nière que nous prions, les regards fixés sur la face du Sauveur. « En son Ascension, il s'élevait au Ciel du côté de l'Orient, et les apôtres l'y adorèrent. Il en descendra comme ils le virent y monter. C'est pourquoi, dans l'attente de sa venue, nous l'adorons à l'Orient (1). »

Tandis que Jésus mourait, sa divine Mère se tenait debout près de la Croix (2). Le sacrarium qui est devenu ensuite un édicule distinct de l'église, est considéré comme la Vierge elle-même. Le lieu où l'on garde les choses saintes, dit l'évêque Durand, et dans lequel le prêtre revêt les ornements sacrés, signifie le sein de la très-pure Marie où le Christ a pris le vêtement de notre nature. De même que le prêtre s'avance de la sacristie vers le peuple, ainsi le Christ né du sein de la Vierge est entré dans le monde (3).

Un pieux sentiment nous persuade qu'après la descente de Croix, Marie a soutenu sur ses genoux, reçu dans ses bras maternels le corps inanimé de son fils. Saint Bernard lui a mis sur les lèvres ces paroles dont le moyen-âge semble pénétré : « Je serrerai dans mes bras, et je baiserai mon enfant, mon Dieu et mon maître descendu de la Croix (4). » Le peuple a toujours aimé ce sujet de la vieille statuaire (5) ; et

(1) Rationale. lib. 5, cap. 2.

(2) Stabant autem juxtà crucem Jesu mater ejus et soror, etc. Jo. 19-25.

(3) Sacrarium sive locus, in quo sacra reponuntur, sive in quo sacerdos sacras vestes induit, uterum sacratissimæ Mariæ significat, in quo Christus se sacrâ veste carnis induit; sacerdos à loco in quo vestes induit, ad publicum procedit : quia Christus ex utero virginis procedens, in mundum venit. Lib. 1. c. 1. n°. 38.

(4) Amplectar brachiis et depositum de cruce osculabor filium, Deum et Dominum meum.

(5) Popularis autem pietas delectatur depositione Christi in sinum matris. Molanus. Hist. ss. Imag. Lib. 4, c. 12.

je ne doute point qu'il ne soit symbolisé par la chapelle dédiée à la sainte Vierge, au fond de la plupart des cathédrales. Enfin la crypte ou l'église souterraine est le tombeau où fut enseveli le corps du Seigneur : *Posuit eum in monumento quod erat excisum de petrâ.*

La première pierre du temple, le temple tout entier représentent le Christ. Mais il y a dans l'édifice une partie dont il n'est que l'accessoire; un centre, sans lequel il demeure incomplet : c'est l'autel. Résumé d'une église catholique, il en a les sens mystérieux. Son importance et sa dignité, célébrées en termes si magnifiques par les Conciles et les Pères, n'éclatent pas moins dans la liturgie.

L'autel est le symbole du Christ, un signe qui rappelle les mystères de sa Passion.

C'est la table sur laquelle Notre-Seigneur célébra la Cène avec ses apôtres, instituant l'Eucharistie et le sacrifice de la nouvelle loi; c'est la Croix sur laquelle il a versé son sang; le sépulcre qui renferma son corps; et le sommet du Golgotha où fut offert le sacrifice sanglant qui se réitère à la messe, par une immolation non sanglante (1).

Les linges blancs qui recouvrent l'autel figurent le linceul de lin dont Joseph d'Arimathie enveloppa son divin maître, ou l'humanité sainte du Christ qui parvint à la gloire immortelle à travers les souffrances d'une victime (2). Le blanc, comme couleur liturgique désigne la joie et la pureté.

Le pontifical rapprochant du sens moral le sens allégorique, s'exprime ainsi : L'autel de la sainte église est le Christ lui-même; les pales et corporaux de cet autel sont les membres du Christ, c'est-à-dire les fidèles de Dieu, dont le Seigneur

(1) Amalaire Fortunat. lib. 1, c. 24. — S. Bernard. de cœnâ Domini. S. Thomas. 3. p. q. 83, art. 4-84. a. 1.—Conc. Trident. sess. 22. c. 1.

(2) Durand. Lib. 1, c. 2, n°. 14.

est enveloppé comme de vêtements précieux, suivant les paroles du Psalmiste; le Seigneur a régné; il s'est revêtu de gloire. (1). Différentes cérémonies confirment cette signification. Le Jeudi-Saint, les autels sont dépouillés, parce que Jésus abandonné des siens, la veille de sa passion, fut laissé comme nu et sans défense aux mains de ses ennemis (2). On lave l'autel avec de l'eau et du vin, parce que l'eau et le sang jaillirent du côté du Sauveur percé d'un coup de lance (3).

La croix posée sur l'autel est le trophée et l'étendart de J.-C. Il a vaincu le monde non par le fer, mais par le bois qui porta l'hostie d'un prix infini; et s'il est vrai que les insignes des princes doivent briller en leurs palais, près de leur trône, il est juste aussi de voir dans la croix de l'autel, la bannière triomphale de Jésus (4).

La lumière de l'autel marque la doctrine que le Docteur par excellence qui s'est déclaré la lumière même, prêche à tous les hommes. Elle éclaire l'intelligence, elle échauffe le cœur. Il est écrit d'une étincelle émanée de ce foyer : *Lucerna erat lucens et ardens* (5).

(1) In ordinatione subdiaconorum.

(2) Honorius. Gemma an. lib. 3, chap. 86. — Albinus Flaccus. De div. off. De cœnâ Domini. — Ruperti abb. de div. off. lib. 5. cap. 30.

(3) Rupert. loc. cit. c. 31.—B. Isidori de eccl. offic. lib. 1. c. 28.

(4) St. Bonav. De exposi. missæ.

(5) C'est le sens général de la lumière liturgique. Ne devant pas nous écarter de l'architecture, il ne nous est permis de noter que ce qui s'y rapporte prochainement. Je remarquerai seulement à l'occasion des cierges, que les sens ordinaires se modifient par les circonstances. Aux enterrements, on représente par la lumière, la flamme de l'âme qui ne meurt point. A ténèbres, pendant la semaine sainte, les cierges qu'on éteint successivement figurent les prophètes qui se succédaient en Israël et que les Juifs mettaient à mort, selon ce reproche de J.-C. : Et toi, Jérusalem, qui tues les prophètes envoyés de Dieu, etc... En Grèce, un

La piscine, enfin, qui est voisine de l'autel et destinée à recevoir l'eau dont on se lave les mains, signifie la miséricorde du Christ effaçant nos fautes par le baptême et la pénitence (1).

Mystiquement, J.-C. se manifeste en toute chose comme tout s'appuie en réalité sur lui : *In ipso condita sunt universa, in cœlis et in terrâ, visibilia et invisibilia.. et omnia in ipso constant.* En vertu de cette présence universelle, il apparaît dans le tout et la partie ; dans la partie principale, et celle d'un ordre secondaire. Il n'est pas seulement l'église ; il en est encore la porte : *Ostium ecclesiæ est Christus : undè in evangelio : Ego sum ostium, dicit Dominus* (2).

Et en même temps qu'il est présent dans le symbole de l'autel, il est en toute vérité dans le calice. Celui-ci devient alors l'image du sépulcre ; la patène est la pierre qui servit à le fermer ; le corporal est le suaire du Seigneur ; le voile qui le dérobe à nos yeux montre la nuit qui se fit au dernier soupir du Christ, et la nuit spirituelle qui cache à la raison le *mysterium fidei* (3).

Je termine par l'encensoir. Honorius d'Autun ne laisse

cercle lumineux et des lustres à sept branches pendent au milieu du sanctuaire; au cancel brillent douze lumières au milieu desquelles il en est une qui les surpasse en hauteur. Or, suivant Siméon de Thessalonique, la couronne est le firmament où le Créateur fait rouler les astres; les chandeliers à sept lumières sont les sept dons du St.-Esprit ; et les douze flammes de la balustrade, les douze apôtres ayant au milieu d'eux Jésus-Christ. – P. Goar. Euchol. Græc. off. dedic. notæ. p. 850. Paris, 1647.

(1) Rat'. lib. 1. c. 1. n. 39.

(2) Ratio. l. c. n. 26.

(3) Suarez. Disp. 81. Sect. 7.—St. Germain de C. P. Contemplation des choses ecclés. p. 139. Bibl. vet. Pat. Tom. 2. Græcolat. éd. du vaisseau.

rien à désirer dans le commentaire qu'il en donne (1). « L'encensoir signifie le corps de J.-C. ; l'encens, sa divinité ; le feu, l'Esprit saint qui habitait en lui. Si le vase est d'or, il marque l'excellence de sa divinité ; s'il est d'argent, la sainteté parfaite de son humanité ; de cuivre, il enseigne que sa chair a été fragile pour notre salut ; de fer, il insinue que cette chair livrée à la mort, l'a vaincue par la résurrection. S'il a quatre chaînettes, il indique les quatre éléments du corps du Seigneur et les quatre vertus cardinales dont il fut rempli. La cinquième chaînette qui aide à séparer le couvercle du vase, désigne l'âme du Christ qui abandonna son corps à l'heure du trépas. Mais s'il est monté avec trois chaînes, c'est que la personne du Christ se compose d'un corps humain, d'une âme raisonnable et de la divinité du Verbe. La quatrième divisant les deux parties, représente la force qui a sacrifié la vie du pasteur pour son troupeau. Enfin si une chaîne le soutient uniquement, il rappelle que Jésus seul est né d'une vierge immaculée, et que seul il est libre entre les morts. L'anneau dans lequel glissent les chaînettes, figure la divinité où sont renfermées toutes ces choses, et dont la majesté n'a pas de bornes. » — *Nonnulla in ecclesiasticis observatiònibus fiunt quæ in superficie quidem frivola videntur et levia ; considerata verò subtilius magnæ virtutis videntur veritate subnixa* (Pierre Damien) (2).

(1) Gemma. lib. 1. c. 12. — Guil. Dur. lib. 4. c. 8. — S. Germain. loc. cit. — Amalaire Fortunat. De eccl. off. lib. 3. c. 18. — Duranti, De rit. eccl. lib. 1. c. 9.

(2). Plusieurs inventaires du Trésor de St.-Mammès de Langres mentionnent une particularité bizarre. Il y avait au milieu du chœur, avant la révolution, un poisson d'argent qui était suspendu à la voûte par un fil d'archal. N'était-ce point la synthèse emblématique de la cathédrale entière ? *Piscis nomen, secundùm appellationem græcam*,

II. *L'église.*

L'apôtre saint Paul écrit aux Ephésiens : déjà vous n'êtes plus des étrangers hors de leur pays ; mais vous êtes citoyens de la cité des saints, vous êtes de la maison de Dieu, édifiés sur le fondement des apôtres, unis en J. C. principale pierre de l'angle ; sur lequel tout l'édifice étant bâti s'élève en temple saint pour le Seigneur ; et vous-mêmes vous entrez dans la structure de la maison de Dieu, par le S[t].-Esprit (1).

Une idée si nettement émise en la Sainte Ecriture ne pouvait être négligée des architectes, au moyen-âge.

Il y a, en effet, deux églises ; l'une matérielle, où l'on célèbre les divins offices ; l'autre spirituelle, qui est le peuple chrétien. La première consiste dans un assemblage de pierres ; et celle-ci dans une réunion d'hommes (2). Le symbolisme les identifie.

Nous faisons, dit Claude Villette, les portails magnifiques, élevés d'œuvre laborieuse, pour signifier la peine des apôtres de faire entrer le monde en l'église. On y met les images des patrons et des saints, parce que l'église du ciel protège l'église militante (3).

La nef, selon l'étymologie du mot, a la forme de navire.

in uno nomine, per singulas litteras, turbam sanctorum nominum continet, ΙΧΘΥΣ, *quod est latinè J.-C. Dei Filius Salvator.* (Optat de Milève.)

(1) Ad. Eph. C. 2. Jam non estis hospites et advenæ ; sed estis cives sanctorum et domestici Dei : superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu ; in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino : in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.

(2) Rat. lib. 1. c. 1. n. 1.

(3) Les raisons de l'office et cérémonies, etc. in-4°. Paris MDCXI.

Les constitutions apostoliques le prescrivent dès la primitive antiquité. C'est que l'église catholique est, pour le genre humain, l'arche de Noé, hors de laquelle il n'y a point de salut. Saint Ambroise disait : cette église vogue sur la haute mer du siècle, afin de recueillir et de sauver les hommes durant le passage de ce monde (1).

Guillaume Durand observe que le chevet n'est pas dirigé simplement vers l'Est. Il est orienté sur l'endroit précis où le soleil commence à luire, non pas au temps du solstice, mais pendant l'équinoxe. Le Nord froid, brumeux, stérile, père de la saison rigoureuse, est considéré, en liturgie, comme la patrie du péché, du démon, des malheurs. Le Midi, dont la tiède haleine échauffe la terre et la féconde, est au contraire le séjour du bien, de l'esprit saint, des prospérités (2). Or, l'église voyage en cette vallée d'exil et de larmes, au milieu des afflictions et des joies. Sans se laisser abattre ni corrompre, elle marche directement à son époux qui est le grand Orient et le Soleil de Justice. La ligne médiane qui traverse la longueur du temple ira donc se perdre au point de l'horizon où le soleil équinoxial se lève (3).

Suivant le langage de saint Paul, les fondements de l'église sont les prophètes et les apôtres soutenus par la pierre angulaire. Les pierres innombrables qui s'y joignent, représentent la multitude des fidèles. Ecoutons le B. Ives de Chartres : « Les pierres amassées pour la construction furent

(1) Sermo II. Ecclesia ista natat in altum sæculi ut, prætereunte mundo, quos suscipit servet illæsos.

(2) Gemma. lib. 1. c. 22.

(3) Debet quoque sic fundari, ut caput rectè inspiciat versùs orientem, videlicet versùs ortum solis æquinoxialem, ad denotandum quod ecclesia quæ in terris militat, temperare se debet æquanimiter in prosperis et in adversis ; et non versùs solsticiale, ut faciunt quidam. l. c. n. 8.

coupées dans les montagnes, arrachées des entrailles de la terre, recueillies au milieu des champs. Puis la main du maçon, à coups de marteau et avec le secours de la règle, aplanit les morceaux difformes et raboteux. Arrivés par l'adresse de son art, à la régularité nécessaire, les matériaux gros et petits purent se ranger symétriquement. Nous voyons ces choses accomplies spirituellement dans le temple de Dieu. Vous, hommes de toutes sortes, illustres, humbles, pauvres, vous vous êtes réunis pour entendre la parole de vie; vous avez voulu dépouiller par la doloire de la discipline céleste, la rudesse de votre vie passée, afin d'être aptes à entrer en ordre, comme des pierres polies, dans l'édifice de Dieu, où le noble ne méprise plus le roturier; ni le riche, le mendiant, qu'il sait avoir au ciel la même part avec lui. Lorsqu'on allignait en assises les pierres polies de la muraille, on les resserrait par la ténacité visqueuse du ciment, en sorte qu'elles ne pussent quitter le rang à elles imposé, bien que parfois une petite semblât plus estimée qu'une grande, ou qu'une grande écrasât une petite. Et nous voyons les mêmes choses dans le temple qui n'est pas fait de main d'homme, où l'indissoluble charité lie ceux que l'unité de la foi rassemble, de façon que le supérieur ne se révolte point si on élève un inférieur, et que celui-ci ne réclame pas l'abaissement du premier. » (1)

Sans doute, il est des esprits distingués à leur jugement, qui dédaigneront ce symbolisme qu'un évêque du XIIIe. siècle prêchait à ses ouailles. Il est vrai, cependant, que l'on comprenait ainsi les plus simples objets. Claude Villette ne craignait pas de dire à un siècle *plus éclairé*, ce que le moyen-âge pensait des fenêtres des églises : « Les vitres

(1) B. Ivonis Carnotensis, De rebus ecclesiasticis libet. Sermo de sacramentis dedicationis.

sont les escriptures qui reçoivent la clarté du soleil, l'exposition du St.-Esprit, qui se parle et s'escrit par les bouches et plumes des docteurs catholiques et repoussent vents, neiges, grèles, les hérésies et fausses doctrines que le père de mensonge et de division forme.... Les barreaux de fer et clavettes de long et de large qui soutiennent les vitres, sont les conciles généraux œcuméniques, orthodoxes qui ont soutenu et approuvé les escriptures sainctes et canoniques, et leurs catholiques expositions des pères de l'église. Les deux colonnes étroites de pierre qui soutiennent et vitres et barreaux sont les deux préceptes de charité chrétienne, aimer Dieu et le prochain, qui embrassent toute l'escripture. Les fenêtres des églises sont longues et en ovale par le haut; la longueur montre la profondité et obscurité de l'escripture, et comme les vitres sont hautes où on y peut avaindre que de la vue, aussi aux escriptures d'ordinaire le commun y comprend seulement le sens littéral; la rondeur montre que l'église ne se contredit point et s'unist de toutes parts à une foi catholique. Le cercle de pierre, ou rose, et, aux mères-églises, les trois roses de vitres, celle du bas de la nef et des deux croisées de l'église, figurent la divinité du Fils de Dieu qui nous est annoncé aux escriptures, et que les trois personnes en une essence de la Très-Sainte-Trinité, c'est le sommet de notre foi catholique. En quelques vitres, au haut, y a trois rondelles qui s'entretiennent en une ovale de la vitre et montrent un seul Dieu en trois personnes se connaître aux escriptures (1). »

Le chemin du ciel n'est pas le même pour tous et il y a plusieurs genres de vie dans l'église, parce que les vocations sont différentes.

(1) Les raisons de l'office. Paris, MDCXI. —Gemma animæ lib. 1, c. 130.—Rationale. lib. 1, c. 1, n. 24.

D'après Richard de St.-Victor, le sanctuaire représente les vierges ; le chœur, les continents ; et la nef, les époux. Le sanctuaire est plus restreint et plus beau que le chœur ; le chœur, à son tour, plus que la nef. Ainsi la virginité brille plus éminente et plus rare que la vertu des autres. La perfection graduée du travail que Richard de St.-Victor (1) reconnaît dans les églises est bien réelle, à l'extérieur et à l'intérieur. En avançant vers le sanctuaire, les clefs de voûte sont mieux soignées ; des rinceaux se déroulent ; les moulures se raffinent ; les corbeaux sculptés se mêlent aux modillons en biseau ; à tel point que, parfois, des personnes en prennent lieu d'imaginer des constructions successives. La raison naturelle, qui a dirigé l'ouvrier, ne détruit pas la raison mystique.

La vie contemplative de l'église est figurée par la crypte pleine de silence et d'ombre, que ne troublent pas une lumière distrayante ni les rumeurs de la foule (2). Sa vie active se manifeste au dehors par la masse imposante qui domine les frêles demeures plantées à son ombrage tutélaire. L'église combat sans cesse le démon et son armée. Cette lutte, l'architecte l'a tracée par l'orientation (nous l'avons vu), et, de plus, par l'ornementation du côté nord. Elle est plus sobre de sculptures. Si l'imagier y exerça librement son art, ce fut à la condition de représenter la guerre contre le vice, la laideur du péché (3). Dans cette bataille, les

(1) Cité par Durand. Je n'ai pas trouvé le texte dans l'édition de Rouen, 1650.

(2) Gemma. lib. 1. c. 134.—Rati. c. 1.

(3) Vainement des archéologues en doutent. (V. la cathédrale de Cologne, par M. de Roisin, p. 34.) C'est au nord que l'on voit cette théologie si curieuse du péché. A Langres, deux monstres confondent leurs têtes en une seule ; c'est l'acte du péché. L'âme *se bestialise :*

camps se confondent. C'est au jugement dernier qu'une justice inexorable séparera les deux cités, la paille et le bon grain. Aussi, à voir aux voussures des portes, aux contreforts, le long des galeries, se tordre cette légion d'êtres à nature équivoque, enfantée du cerveau de l'artiste sans doute après un rêve pénible, vous croiriez que l'enfer a fait irruption dans le Paradis. Tantôt ils rient de ce rire infernal du tentateur qui a réussi; tantôt ils ont la mine piteuse et enragée. Ce grand dualisme jette en effet l'église en des alternatives de succès et de revers. Mais n'entrons pas dans l'iconographie (1).

L'église enfin se compose de ceux qui parlent et de ceux qui écoutent, de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent. Les tours et les flèches représentent l'ordre des prédicateurs. Tous les mystiques nous l'enseignent. Le sommet élancé de la tour, c'est la perfection de son âme qui tend sans cesse vers le ciel; la croix du clocher, c'ést la croix qu'il prêche et le résumé de sa doctrine. La cloche, c'est sa voix retentissant dans l'immensité : *in omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum.* Le rit de la bénédiction des cloches est assez clair.

On en trouvera plus loin l'explication tropologique. J'arrive au coq.

comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. A gauche, une bête hideuse en tient une autre sous ses griffes; première conséquence du crime : *qui facit peccatum servus est peccati.* A droite, deux dragons ailés rongent les seins d'une femme échevelée ; seconde suite du péché : *mandabo serpenti et mordebit eos.* (Amos. 9.)

(1) Voyez plutôt deux excellents articles de M. Lamache. Université catholique, t. II, p. 376.



Le coq a été poursuivi par M. le chevalier Jo. Bard comme un symbole tout gaulois. Suivant ce *réformiste*, il s'est envolé trop haut ; il faut le faire descendre du faîte des églises au sommet des croix rogatoires, et lui substituer la girouette-étendard (1).

Les droits du coq sont faciles à défendre ; il peut se prévaloir d'une fort ancienne prescription. Dès le XIIe. siècle, il était au poste qu'on voudrait lui ravir au XIXe. Le coq du clocher est populaire en France (2), et c'est trop d'ultramontanisme de le bannir, parce qu'il n'est pas italien. Le coq sort de la ligne des volatiles vulgaires, eu égard à son rôle dans le repentir de saint Pierre. La liturgie romaine est encore un titre pour lui.

Qu'on lise certaines hymnes de l'office divin, par exemple

(1) Nouveau programme d'un liturgiste, 1846, où l'on paraît confondre *antique* et *hiératique*, comme si la consécration de l'église ne valait pas celle du temps ; où l'on apprend que les cloches vinrent d'Orient en Occident ! etc... M. Bard allègue *la vénérable antiquité*. Avec cela les Jansénistes conduisaient à néant le culte extérieur.

(2) M. Bard n'ignore pas qu'au sein même de sa chère Burgundo-Lyonnaise le coq a été en honneur. Un évêque de Châlons-sur-Saône fit traduire par le P. Cloyseault, et modifier pour l'usage de ce diocèse, le Pastoral de saint Charles Borromée. On y lit : il doit y avoir au-dessus de chaque clocher, une croix de fer avec un coq de même métal. (IV. part., tit. 3, ch. 22.)

Je n'ai pas eu encore l'avantage de visiter l'Italie et j'ignore si les campaniles de ce pays n'ont jamais un coq à leur sommet ; ce que je sais mieux, c'est que les propres Actes de l'Eglise de Milan (De turri campanili) portent : Fastigium non triangulum, sed circulatum et pyramidale : in cujus summo, *ut mysterii ratio postulat*, Galli effigies *firmissimè affixa* crucem erectam sustinere poterit.

Pars. 4. Inst. fabr. eccles. lib. 1.

celle de Laudes, partie d'hiver, on verra quelle importance il a reçu de l'église :

Nocturna lux viantibus
A nocte noctem segregans,
Præco diei jam sonat,
Jubarque solis evocat.

Hoc excitatus lucifer
Solvit polum caligine,
Hoc omnis erronum cohors
Viam nocendi deserit.

Hoc nauta vires colligit,
Pontique mitescunt freta ;
Hoc, ipsa petra Ecclesiæ,
Canente, culpam diluit.

Surgamus ergo strenuè,
Gallus jacentes excitat,
Et somnolentes increpat,
Gallus negantes arguit.

Gallo canente spes redit,
Ægris salus refunditur,
Mucro latronis conditur,
Lapsis fides revertitur.

. . . .
Tu (Jesu) lux refulge sensibus,
Mentisque somnum discute:
Te nostra vox primum sonet,
Et vota solvamus tibi.

Qui osera maintenant attaquer le coq protégé par une autorité si grande et une si gracieuse poésie ? Le faire descendre ! Eh ! ne convient-il pas qu'il reçoive le premier

les rayons du soleil qu'il nous annonce et qu'il semble appeler.

On sait que des Ordres religieux n'avaient d'autre signal pour sortir du sommeil, que son chant matinal (1).

Le monogramme du Christ s'allie bien à la croix, et il en est de même de la girouette, image de la banderolle flottant au-dessus de l'Agneau nimbé; mais sont-ils plus beaux que le coq, partie intégrante du symbolisme des clochers? « A la poincte de l'éguille du clocher est le cocq, le prélat preschant éminent en l'église par sainctes vie et doctrine; le cocq chante à minuict, le vray prélat remonstre au peuple les pechez de la nuict du monde; le cocq réveille les dormans, les pasteurs esveillent les pécheurs à salut; le cocq prophétise à la diane le jour advenir, les prédicateurs annoncent le jugement lumineux de la journée advenir de Jésus-Christ (2). »

Si M. Jo. Bard exige encore d'autres témoignages vraiment italiens ou vraiment anciens, je lui indiquerai dans Bosio (Rema Sotterranea), le chapitre XLI, livre 4, saint Ambroise, saint Eucher, saint Grégoire, le vén. Bède y déposent en faveur du coq. Bosio termine en disant : Dalla

(1) Martene. De ant. monachorum ritibus. lib. 1. c. 1.

(2) C'est la version donnée par Cl. Villette de ces paroles du Rational : Gallus suprà ecclesiam positus prædicatores designat. Gallus enim profundæ noctis pervigil, etc. Hæc mysterio non carent : nox enim est hoc sæculum; dormientes sunt filii hujus noctis in peccato jacentes. Gallus, prædicatores qui distinctè prædicant et dormientes excitant, ut abjiciant opera tenebrarum... lucem venturam prænuntiant, dùm diem judicii et futuram gloriam prædicant; et prudenter antequam aliis virtutes prædicent se à somno peccati excitantes corpus suum castigant.... hi etiam, sicut et gallus contrà ventum se vertunt, quandò increpando et arguendo contrà rebelles fortiter resistunt.

figura dunque del Gallo si poteva apprender la Vigilantia; la Compuntione de' peccati; et il modo di convertir le anime, non meno necessario che la Vigilantia e compuntione à que' primi christiani; li quali cometanti Predicatori, con le sante esortationi, e con l'esempio della vita, procuravano di convertir' il mondo; e di tirar le anime alla Cognitione di Dio; esponendosi per sciò con ardente charità à mille tormenti et à mille morti.

L'ÉGLISE DANS LE SENS TROPOLOGIQUE.

La doctrine catholique seule a su donner à l'homme une juste idée de lui-même. Il sait par elle comment la grandeur et la bassesse, la vie et la mort, Dieu et le non-être se rencontrent en nous. Il sait pourquoi nous devons nous humilier jusqu'à l'anéantissement, et croire, le front dans la poussière, à notre dignité. Si misérables que nous soyons, la doctrine catholique nous considère comme temples de Dieu.

L'Esprit-Saint a honoré le chrétien de qualifications glorieuses; mais celle-là est belle et instructive entre toutes. *An nescitis*, écrivait l'apôtre aux fidèles de Corinthe, *quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti*? Nos membres sanctifiés par les sacrements sont la demeure de Dieu; tabernacle vivant, notre corps reçoit, sous forme de nourriture, le Verbe incarné. Notre âme, enfin, unie à Dieu par la charité, habite en lui et lui en elle; de sorte que nous devenons les temples de la Divinité, suivant le sens naturel et la force du terme.

La vie morale de l'homme est donc la troisième inspiration des églises du moyen-âge.

Elle se développe d'abord par la tropologie de l'orientation. Dans l'Orient est notre patrie, le paradis dont nous pleurons la perte. Nous prions tournés vers lui ; car nos soupirs le réclament (1). Le corps du Ciel (*corpus cœli*) et la lumière du jour se lèvent de l'Orient. Nos regards y sont dirigés durant la prière, pour signifier que nous devons être les cieux du Christ notre Orient et notre vraie lumière, afin qu'il daigne rayonner en nous (2). De l'Orient s'élance le roi des astres, symbole du soleil de justice qui promet à ses élus, après la résurrection, l'éclat du soleil même. Nous sommes donc tournés vers le levant, en espérance d'une résurrection pleine de gloire, parce que nous voyons monter, au milieu d'une splendeur immense, l'astre qui descendait au couchant comme pour mourir (3).

Le plan cruciforme convient au temple, symbole de l'homme aussi bien qu'au temple symbole du Christ. La croix du maître est la croix du disciple. Elle renferme toute la vie chrétienne;

(1) In Oriente est patria nostra scilicet paradisus, undè expulsos nos dolemus. Orantes ergò contrà paradisum nos vertimus quia reditum illius petimus.

Gemma. ch. 95.

(2) Alia est (ratio) quia in Oriente surgit corpus cœli et lux diei. Ad Orientem itaque nos vertimus, quia Christum qui est Oriens et lux vera nos adorare significamus, cujus debemus esse cœli, ut lux ejus in nobis velit oriri.

(3) Tertia est qu'a in Oriente sol oritur per quem Christus sol justitiæ exprimitur. Ab hoc promissus habemus quod in resurrectione ut sol fulgeamus ; in oratione ergo contra ortum solis vertimus nos, ut solem angelorum nos adorare intelligamus et ut ad memoriam gloriam nostræ resurrectionis revocemus, cùm solem quem in Occidente quasi mori conspeximus, tantâ gloriâ resurgere in Oriente videmus.

(Loc. cit.)

elle est son principe et son modèle, l'emblème de ses vertus, le sentier qui mène à la consommation en Dieu. Je ne veux pas répéter ce que les mystiques disent de la Croix, dans un sens large et indépendant de sa structure; mais il importe que l'on sache comment le moyen-âge l'interprétait, en tant que symbole strictement pris. « Le Sauveur, par la figure de la Croix à laquelle il fut suspendu, signifiait les premières portes du salut, c'est-à-dire la Foi, l'Espérance, la Charité, et, en quatrième lieu leur persévérance. Les dimensions de la Croix sont en longueur, largeur, hauteur et profondeur. Il y a l'extrémité enfoncée en terre pour la soutenir; la longueur est dans la tige jusqu'aux bras; la largeur, dans leur ouverture; la hauteur, dans la partie correspondant à la tête. Or, ces dimensions sont le signe des quatre vertus susdites. La profondeur marque la foi mise la première au fond de l'âme et semblable à la base d'un édifice; la longueur, c'est la persévérance; la hauteur, l'Espérance qui nous transporte vers les choses célestes; et la largeur, la Charité » (1). Ainsi le plan cruciforme est un catéchisme de la vie spirituelle. Saint Paul nous fait sentir l'intérêt que nous avons à le bien savoir, lorsqu'il dit: Je prie à deux genoux le Père de N.-S.-J.-C. pour que vous puissiez comprendre avec tous les saints ce que c'est que largeur, longueur, hauteur et profondeur (2).

Si les observations d'un archéologue judicieux ne l'ont pas

(1) Ruppert, abbé de Tuits. De div. off. lib. 6. c. 9. Quid crucis figura significet.

(2) Hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem D. N. J. C.... ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. — Ad Eph. ch. 3. — Saint Aug. de doct. Christi lib. 2. c. 41. — Sermo 7 de verb. Apost. — St. Grég. de Nysse, orat. 1. — St. Bern. De amore Dei. c. 11.



trompé, l'architecte substitua, dans le plan de certaines églises le corps d'un martyr à celui de Jésus crucifié (1). De pareils faits sont une preuve de plus que la disposition du temple est imprégnée d'un sens moral, outre le sens allégorique.

Venons à l'analyse du monument.

Les maîtres de la perfection chrétienne distinguent trois vies de l'âme : la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. L'âme, dans la première, se délivre spécialement de l'esclavage du péché : par la seconde, elle s'enrichit surtout de la science des vérités révélées ; la troisième est l'ineffable vie d'amour et d'extase qui perd l'âme dans l'infini (2). La basilique est partagée par ses trois vies.

L'enfant nouvellement né que l'on présente au baptême attend le prêtre au seuil de l'église, sous le sombre enfoncement du portail, dont l'obscurité figure la nuit de son âme (3). Qu'il renaisse de l'eau et du Saint-Esprit ; les démons qui l'obsèdent prendront la fuite et les Anges lui souriront. L'appareil de la vie purgative, le baptistère est à l'entrée de l'église (autrefois il était sous le porche ou formait un édifice séparé), afin que le premier pas dans le lieu saint réponde au premier pas dans la vie spirituelle. Lorsque le baptême s'administrait par immersion (4), la piscine avait

(1) Bull. mon. tom. 9. Inclinaison de l'axe des églises, par M. de Chergé. L'axe torturé de Saint-Savin représenterait le supplice de la roue enduré par le confesseur. A Saint-Génitour du Blanc, un ressaut considérable qui détache le chevet de la nef, serait l'image de la décapitation du martyr.

(2) Saint Denys. Hiér. ecclés. c. 6. Des diverses classes des initiés.

(3) Accedat ad limen ecclesiæ ubi foris exspectant qui infantem detulerunt. L'usage a prévalu contre la rubrique romaine, en plusieurs diocèses. Néanmoins les sages-femmes ont tort de pénétrer partout dans l'église portant des enfants non baptisés.

(4) Saint Thomas dit encore : Quamvis tutiùs sit per modum immersionis, quia hoc habet communior usus. 3 p. q. 66. art. 7.

sept degrés. On y descendait par quatre; on y montait par trois : *Fons origo omnium gratiarum est*, dit saint Isidore de Séville, *cujus septem gradus sunt; tres in descensu propter tria quibus renuntiamus; tres in ascensu propter tria quæ confitemur; septimus verò qui et quartus, similis Filio hominis, extinguens fornacem, stabilitamentum pedum, fundamentum aquæ* (1).

Le baptistère doit être, et il est communément au bas-côté nord, à l'Occident. D. Martène et Catalani citent plusieurs passages de Pères, grecs et latins, desquels on peut arguer que cette circonstance n'est pas indifférente (2).

A peine l'homme a-t-il retrouvé le signe d'enfant de Dieu, que le malin esprit lui en ravit la beauté. Pour la recouvrer, il faut qu'il se prosterne au tribunal de la pénitence, autre appareil de la vie purgative. Le confessionnal, par conséquent, devrait se rapprocher du portail autant que possible, au lieu de se cacher dans les angles des transepts et des chapelles autour du chœur. On satisferait mieux aux règles mystiques et aux Canons qui ordonnent de confesser en l'église à la vue de tout le monde.

Du reste nous n'invoquons pas l'exemple des siècles hiératiques. Les plus anciens confessionnaux connus sont ceux que M. Didron signale *aux bas-cotés* de Notre-Dame, à Nuremberg, et qu'il attribue sinon au XIVe. siècle, du moins au commencement du XVe. (3). Le sixième concile de Paris et celui de Salisbury en 1229, parlent seulement du voile qui séparait la pénitente du confesseur, et le XVIe. siècle s'écou-

(1) Lib. 2. De off. c. 24. — Albinus Flaccus. De div. off. De sabb. sanc. Paschæ.

(2) Catalani. Rit. rom. comment. illust. Patavii. 1760. Tom. 1, p. 98.—D. Martène. De ant. eccl. rit. lib. 1.

(3) Ann. arch. tom. 1.

lait lorsque les conciles d'Aix et de Toulouse inaugurèrent ces meubles en France (1).

Au bain sacré du sang de Jésus-Christ, l'âme a revêtu de nouveau la robe d'innocence ; alors son devoir est de ne plus faillir et d'entrer en communication avec la vérité incréée. Le verbe se révèle et l'illumine d'enseignements qui ouvrent l'œil spiritualisé de l'intelligence aux mystères de la grâce. C'est pourquoi, dans le temple, plus avant que le baptistère, se dresse le Jubé, la chaire évangélique de laquelle se répand la semence de la parole divine. Les stupides ambonoclastes ont renversé d'un seul coup d'admirables créations de l'art et les symboles qui en dépendaient. Pour tous les mystiques, grecs et latins, le Jubé, c'est la montagne où la sagesse infinie annonçait aux peuples les voies du salut. Il domine à l'intérieur de l'église, parce que l'évangile commande à l'âme avec une souveraine autorité, et lui prêche une doctrine supérieure à toute doctrine humaine (2). Messire Gilbert Grimaud ajoute que l'ambon est élevé « pour signifier comme il faut élever nos âmes et nos pensées, pour bien ouïr l'évangile ; ou que sa lecture doit nous faire monter à Dieu, en surmontant le désordre de nos sentiments et de nos passions terrestres (3). » La chaire à prêcher introduite à l'apparition des ordres mendiants est, depuis le XVIIe. siècle, héritière de ces significations. Elle doit se placer au midi par la raison que le diacre chante l'évangile en regardant le nord (4). Ici encore nous avons rompu avec le mysticisme.

(1) En 1585 et en 1550.

Thiers les stigmatise ainsi. Dissert. sur les Jubés. In-12, Paris 1688.

(2) Siméon de Thess. ap. Goar. Euch. græc. Paris 1747, p. 19. In ord. sacri min. notæ. Gavantus. Thesaurus etc., t. 1, p. 2, tit. 6, etc.

(3) La liturgie sacrée, tom. 2, p. 15. Paris 1686.

(4) Le diable a dit : Ponam sedem meam ab aquilone ; et Jérémie nous en prévient : ab aquilone pandetur omne malum super habitatores terræ.

L'âme initiée à la vie illuminative ne découvre pas entièrement le sein de Dieu dont l'essence est incompréhensible. Le jour sans ombre où l'on voit face à face commence à poindre ; mais nous ne voyons pas le sanctuaire éternel ; nous l'entrevoyons, comme le sanctuaire de nos églises, à travers le Jubé à claire-voie sculpté entre le chœur et la nef. C'est une tradition des voiles du *ciborium* qui dérobaient les mystères aux yeux des fidèles, pendant les plus solennels instants du sacrifice.

Il est possible à l'âme de franchir cette barrière sur les aîles de l'amour. La charité ne connaît pas d'obstacles : *Amor de impossibilitate non causatur ;.. valet igitur ad omnia,.. sicut vivax flamma et ardens facula sursùm erumpit securèque pertransit.* (*Imit.*) La vie unitive est donc manifestée par le sanctuaire. Là, s'accomplissent les œuvres secrètes du saint amour : sacrifice et communion (1).

Mais il est des âmes pécheresses, pour lesquelles il n'y a plus, ce semble, de purification, d'illumination, d'union ; tant l'abus des grâces et l'énormité des crimes ont fait déborder sur elles la coupe de la colère de Dieu. Ah ! qu'elles ne se précipitent pas pour jamais hors de l'église. Espoir des désespérés, véritable fille de Noémi qui recueille l'épi brisé, délaissé du moissonneur, la Sainte-Vierge leur tend ses bras, dernier et sûr abri, par delà le sanctuaire.

L'âme chrétienne est encore symbolisée en certaines parties du temple.

L'autel figure notre cœur où nous devons immoler la concupiscence, les vices de la nature, et offrir au Seigneur l'hommage de nos actions et tout ce que nous sommes (2). Les vertus sont les blanches nappes de lin qui parent l'autel de pierre. Sa lumière est celle de la vie du juste : *luceat lux*

(1) St. Germain. Contempl. rer. eccl.

(2) Durand, lib. 1, c. 2.

vestra coram hominibus; et la croix signifie la mortification: *qui vult venire post me abneget semetipsum et tollat crucem suam* (1). La loi du renoncement à soi-même pour être tout à Dieu est le précepte qui inclut tous les autres; ne soyons pas surpris, s'il reparaît encore dans la croix triomphale, posée au milieu de l'église comme il doit l'être au milieu du cœur (2). Les degrés de l'autel sont ceux de la perfection par laquelle l'âme atteint Jésus-Christ (3). Enfin, le coussin ou pulvinaire qui porte le livre du missel est l'image du cœur qui reçoit avec docilité les impressions de la foi (4).

La série des vertus nous entraînerait trop loin. J'indiquerai brièvement quelques symboles avoués des mystiques; le lecteur pourra les peser à son loisir. Les fondements de l'église représentent la foi au dogme catholique. Les contreforts sont l'espérance qui élève l'âme et la fortifie. Le toit, c'est la charité *quæ operit multitudinem peccatorum.* Les quatre murailles sont les vertus cardinales. Le pavé désigne l'humilité: *adhæsit pavimento anima mea*; la porte, l'obéissance, *de quâ Dominus, inquit: si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

Nous avons dit précédemment que les cloches figurent l'ordre des prédicateurs. A la rigueur, la tropologie n'en appartiendrait pas à un chapitre qui convient à l'âme en général; mais cet écart me fournit le moyen d'observer en passant que l'église a ménagé des leçons spéciales aux classes, aux rangs divers de la famille chrétienne. Ainsi les vêtements liturgiques enseignent à chaque ordre ses obligations parti-

(1) Suarez. Disp. 81. sect. 15.

(2) Hugues de St.-Victor. Spec. eccl. c. 1. — Rationale. c. 1. n. 41.

(3) Honorius d'Autun. Gemma animæ. lib. 1. c. 136.

(4) Rat. lib. 4. c. 11. Il n'est rien dit des rétables, gradins, tabernacles, etc. On sait que tout cela n'a pas plus de trois siècles.

culières (1). Notre cadre ne s'étendant pas jusqu'aux tissus, je m'arrête à la cloche (2).

La dureté du métal apprend au prédicateur qu'il doit s'armer de courage contre l'ennemi ; *Undè Dominus : dedi frontem tuam duriorem frontibus eorum.* Le battant, langue de la cloche qu'il frappe aux pinces des deux côtés, l'avertit de faire résonner les deux testaments. Le brayer de cuir qui maintient au cerveau le sommet du battant, conseille au prédicateur la modération. De même que la cloche tient au bois du mouton par des bandes de fer, le prédicateur doit embrasser la Croix par l'étreinte d'une invincible charité ; la corde qui, des hauteurs du clocher, descend à la portée de la main dans l'église, conseille à l'orateur chrétien de ne pas planer à perte de vue et de s'abaisser au niveau des humbles.

Grâce à la délicatesse de nerfs dont une éducation polie nous a doués, la naïveté de ces sens populaires causerait aujourd'hui des crispations à bien du monde. C'est de l'histoire pourtant et je n'ai pas cru pouvoir le dissimuler.

(1) Un exemple : Episcopus, dit saint Thomas, habet super sacerdotem nova vestimenta.. Per caligas, significatur rectitudo gressus. Per sandalia, quæ pedes ligant, contemptus terrenorum. Per succinctorium, quo stola cum alba ligatur, amor honestatis. Per tunicam, perseverantia, quia Josephum tunicam talarem habuisse legitur, quasi descendentem usque ad talos, per quos significatur extremitas vitæ. Per dalmaticam, largitas in operibus misericordiæ. Per chirothecas, cautela in opere. Per mitram, scientia utriusque testamenti, unde, et duo cornua habet. Per baculum, cura pastoralis, quo debeat colligere vagos, quod significat curvitas in capite baculi, sustentare infirmos quod ipse stipes baculi significat, et pungere lentos, quod significat stimulus in pede baculi. Per annulum, sacramenta fidei, qua ecclesia desponsatur Christo. Episcopi enim sunt in ecclesià loco Christi.—In suppl. ad 3 p. q. 40, art. 7.

(2) Rit. Rom. Bened. campanæ. — D. Remi Carré. Recueil curieux et édifiant sur les cloches. Ch. 8. Cologne 1757. — Durand, lib. 1, c. 4. De campanis.

Les livres d'église même contenaient ces simples détails (1).

La liturgie s'exprime à son tour en de frappantes cérémonies. Une onde pure lave la cloche que l'on essuie à l'aide de linges blancs, parce que le prédicateur doit être saint : *cœpit Jesus facere et docere.* Organe de l'Esprit de Dieu, il en possédera les sept dons marqués par sept onctions faites sur le métal : *non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus patris vestri qui loquitur in vobis ;* et quatre faites à l'intérieur lui apprennent la nécessité d'être entièrement pénétré par ce feu divin : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto et cœperunt loqui.* Le diacre chante l'évangile selon saint Luc, à la réception de Jésus chez Marie et Marthe, afin que le prédicateur sache, à l'exemple de la contemplative Marie, écouter la parole de Jésus-Christ avant de la répéter aux peuples : *Maria sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius.* Cependant, sous le vase sonore, fume l'encensoir plein de riches parfums : *in thuribulo thymiama, thus et myrrham.* C'est que le prêtre et la cloche font monter à Dieu les vœux des fidèles.

L'encensoir est, en effet, le symbole du chrétien. *Potest etiam dici per thuribulum, cor hominis.* Les charbons ardens signifient la ferveur de la dévotion ; et l'encens qui se volatilise dans l'espace, le sentiment de l'âme qui s'envole vers le Seigneur : *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* (2) !

Le temple et les parties du temple figurent l'âme chré-

(1) Voyez le Missel romain imprimé à Paris, en 1552, chez Thielman Hervet. Argumentum Missæ, après l'ordinaire de la messe.

(2) Le rational ajoute le sens de la navette : Navicula verò in quâ incensum reponitur, designat quod per orationem, quam incensum significat, de hujus mundi mari magno et spacioso, ad cœlestem patriam satagamus navigare.

tienne. *Templum Dei sanctum est quod estis vos.* (Cor. 1, c. 3.)

L'église dans le sens anagogique.

Au parvis des cathédrales, le temps finit son cours; l'éternité commence. Le trumeau qui sépare les deux ventaux de la grande porte annonce qu'on y arrive par deux voies, dont l'une mène à la mort de l'enfer et l'autre à la vie du Ciel. Regardez plutôt le bas-relief du tympan. L'imagier pour ne vous laisser aucun doute y sculpte les drames du dernier jugement, du pèsement des âmes, et du partage des élus et des réprouvés (1). L'intérieur de l'église est la Jérusalem céleste, le séjour des Bienheureux : *Verè non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.*

Mais si vous voulez en découvrir toute la similitude, ne prenez pas la cathédrale vide, silencieuse, immobile : le Ciel ne saurait être une église déserte. Donnez-lui toute son âme : la foule dans les nefs; la hiérarchie sainte au chœur et au sanctuaire. Choisissez un jour de fête ; car le Ciel est la grande fête. Enfin voyez la basilique qui n'a pas renié l'antiquité, mais qui a laissé les choses à leur place et comparez.

« *Ecce sedes posita erat in cœlo et suprà sedem sedens. Et qui sedebat similis erat adspectui lapidis jaspidis et sardinis ; et iris erat in circuitu sedis, similis visioni smaragdine.* »

Voilà le trône épiscopal situé à l'abside, et l'évêque assis, représentant de la divinité. Il brille de la magnificence de ses ornements et de ses vertus semblables à l'émeraude, au jaspe, à la sardoine (2).

« *Et in circuitu sedis sedilia viginti quatuor, et super*

(1) Ce sont les sujets ordinaires.

(2) Cornelius à Lapide. Commentaria in Apocalypsin s. Johannis; c. IV. Anvers, 1784.

thronos viginti quatuor seniores sedentes, circumamicti vestimentis albis, et in capitibus eorum coronæ aureæ. »

C'est l'hémicycle formé à droite et à gauche de l'évêque par les prêtres. Leur nom même signifie vieillard; ils ont réellement la tête couronnée d'une couronne plus précieuse que l'or et leurs vêtements sont des robes blanches.

« *Procidebant viginti quatuor seniores antè sedem in throno.* » Ainsi le clergé pendant les offices s'incline, s'agenouille, se prosterne, rendant à Dieu le culte de latrie; au vicaire de Dieu, l'honneur qui lui est dû.

« *Et vidi : ecce in medio seniorum agnum stantem tanquam occisum.* » Vis-à-vis la chaire du pontife, au milieu du chevet et des vieillards est l'autel de l'Agneau *comme égorgé.* Sous l'autel céleste, saint Jean aperçut les âmes des Saints mis à mort à cause du témoignage qu'ils avaient rendu au Verbe de Dieu; la pierre de nos autels renferme aussi des reliques de Saints; si elle les perd, elle n'est plus consacrée.

Les Anges qui balancent les encensoirs d'or, brûlent des aromates et chantent les louanges de l'Agneau (1), figurent les lévites et le chœur qui remplissent les mêmes fonctions dans l'église de la terre.

« *Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis stantes antè thronum et in conspectu agni* (2). » Les horizons du temple s'élargissent; le fleuve d'une multitude innombrable de fidèles se répand dans les nefs; et le tonnerre de la voix du peuple fait retentir l'alleluia : » *Et audivi quasi vocem turbæ magnæ et sicut vocem aquarum multarum et sicut vocem tonitruorum magnorum, dicentium : alleluia !*

Hélas! on n'entend plus dans maintes cathédrales qu'un

(1) Ch. 5, v. 8, 11, 12.
(2) Ch. 7, v. 9.

petit nombre de voix ; et quelles voix ! la sourde basse de deux chantres à gages, la crécelle de quelques chanoines, le fausset d'enfants de chœur égosillés. Autrefois il en était autrement; le chant du peuple ébranlait les voûtes (1). Pour arriver aux *grandes eaux* et aux *grands tonnerres* de l'Apocalypse, on fondait les bourdons de 30,000 liv. et on montait l'orgue à plus de 6,000 tuyaux d'étain (2). *Illud*, dit le moine de St.-Gall, *rugitu quidem tonitrui boatum coæquabat.*

Ces lampes de vermeil et d'argent où une flamme perpétuelle consume l'huile de l'olive; ces cierges qui scintillent de toutes parts, ne sont-ce pas les lampes suspendues devant le trône de Dieu (3), et les justes semblables, au dire de la Sagesse, à des étincelles qui courent sur des roseaux desséchés (4).

Les attributs iconographiques de la statuaire et des peintures historiées corroborent cette assertion ; car ils représentent les Saints dans le paradis. Les vierges, les martyrs, et les docteurs jouissent, ainsi que la théologie le démontre, de ce degré de gloire que l'on nomme auréole (5); les élus tiennent des palmes dans leurs mains (6), et leur tête est couronnée du nimbe : *Lumina quæ circa capita sanctorum in ecclesia, in modum circuli depinguntur, designant quod lumine æterni splendoris coronati fruuntur. Idcircò verò secundum formam rotundi scuti pinguntur quia divina pre-*

(1) Voyez le mandement de Mgr. l'Evêque de Langres, sur le chant ecclésiastique ; première partie.

(2) Gerbert. De cantu et musica sacra, t. 2, p. 193 et 140, c. 3. De organis aliisque, etc...

(3) Apoc. c. 4, v. 5.

(4) Fulgebunt justi et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. Sap. c. 3. v. 7.

(5) Summ. Thom. suppl. q. 96 de aureolis.

(6) Palmæ in manibus eorum. Apoc. c. 7. v. 9.

tectione ut scuto nunc muniuntur, undè ipsi canunt gratulabundi : Domine ut scuto nos bonæ voluntatis tuæ coronasti (1).

Le Ciel n'est autre chose que la Trinité, l'océan sans fond et sans rivage de la substance divine figurée par les trois nefs de l'église. *Christum vero et Spiritum sanctum utrimque ad latus paternæ auctoritatis, quasi secundum lumen templum præbet* (2).

Au chapitre 21e. de l'Apocalypse, saint Jean ravi en extase décrit la ville éternelle dont le Seigneur est le temple. Elle lui parut tout éclatante de lumière, d'or et de pierreries, semblable à l'épouse parée pour son époux. Le vandalisme a défoncé les verrières peintes ; l'ocre et le blanc en bourre du badigeonneur, Dieu lui pardonne ! ont tellement sali nos églises que la peinture murale a disparu presque partout ; mais jugez de leur aspect primitif par celui des monuments conservés plus ou moins intacts ou habilement restaurés. A la Sainte-Chapelle, par exemple, le moyen-âge rivalise avec la ville de l'Apocalypse. A la vue de ces parois resplendissantes de suaves et brillantes peintures, de ces voûtes d'azur étoilées d'or, de ces émaux qui reluisent incrustés dans la pierre, de l'or qui ruisselle le long des colonnettes, des vitraux que les rayons du Ciel traversent emportant les doux reflets de

(1) Gemma animæ, lib. 1, c. 133. Id. apud Dur.

(2) Euseb. Hist. Eccl. lib. 10, c. 4. Il est vraisemblable qu'on a voulu souvent rappeler la Trinité par le nombre de trois employé pour les arcades du *triforium*, les fenêtres de l'abside, etc. La légende de sainte Barbe ne permet guère d'en douter. La sainte, malgré la volonté paternelle, ayant fait ouvrir trois fenêtres à une maison de bains, son père lui demanda pourquoi trois fenêtres éclairaient la salle. Elle répondit : « Il y en a trois qui illuminent le monde : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ils sont un en essence. » Cette circonstance n'est pas oubliée dans la tour qui sert d'attribut à la Vierge martyre.

mille diamants, la pensée s'en va d'elle-même au récit de l'apôtre, et l'on est près de s'écrier avec lui : *Ego vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo !*

Quiconque voudra jeter les yeux sur l'office de la Dédicace des églises au bréviaire et au missel, restera certain que ce symbolisme n'est pas imaginaire.

Le cloître, dépendance des collégiales et des abbatiales, est aussi l'image du Ciel (1). Là, les justes figurés par les moines sont séparés des pécheurs, c'est-à-dire du monde. Dieu habite en eux. Ils ont tout en commun : *Cor unum et anima una.* Les cellules rappellent ces paroles du Sauveur : *In domo patris mei mansiones multæ sunt* (2).

Consécration des églises.

La consécration du temple est la confirmation et le complément de la mystagogie architecturale. En effet, le Christ et l'église, l'âme et le Ciel y reparaissent. Le catholicisme déploie rarement plus de pompe, rarement il nous instruit d'une manière plus élevée que par ce rit mystérieux. Il est inutile d'avertir que cet exposé succinct emprunte aux auteurs qui ont traité ce point liturgique, les seules choses essentielles à notre sujet (3).

(1) Gemma, l. 1, c. 149. Rat. lib. 1, ch. 1.

(2) Il y a long-temps que saint Ephrem a fait un beau parallèle d'un cloître et du paradis. De compunctione cordis. C. 2.

(3) C. F. Ives de Chartres. De reb. eccl. serm. De sacr. Dedic. — Hugues de St.-Victor, Spec. eccl. c. 2; De cær. c. 1.—Honorius d'Autun, Gemma, c. 150.— Durand. Rat. lib. 1, c. 6. — Raban Maur. De Inst. cler. c. 4. — St. Bernard. Six sermons de Dedicatione ecclesiæ. Paris, 1690. — Voyez encore Catalani. commen. in Pont. rom. — M. l'abbé Raffray, chanoine de la cathédrale de Langres. Beautés du culte catholique. t. 1, c. 9. Cet excellent ouvrage renferme aussi la question du symbolisme de l'architecture sacrée.

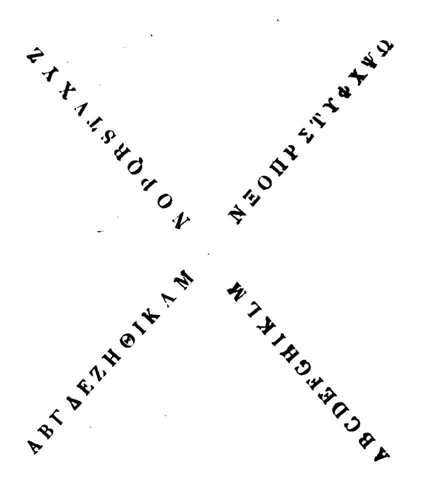


La Dédicace du temple est l'emblême de l'union nuptiale de Jésus-Christ et de l'église. Après d'imposants préparatifs, l'évêque représentant Notre-Seigneur, bénit l'eau à l'*atrium*, et asperge trois fois l'extérieur de l'édifice (1). Avant d'être consacré, il est l'image de la gentilité plongée dans les épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Cette première aspersion figure le baptême que l'on confère au nom de la Trinité, et par lequel le Christ a voulu régénérer tous les peuples. Cependant douze cierges brûlent à l'intérieur, devant douze croix peintes sur les murailles. Ce sont les douze apôtres dispersés parmi les nations aveugles, afin de les convertir par la lumière de la foi et le feu de la charité.

Le peuple est sorti de l'église; il n'y reste que le diacre, symbole du *fort armé* qui garde son domicile (2). Un plus fort que lui le chasse et distribue ses dépouilles. Le démon régnait sur le monde ancien. Le Christ est venu; il a écrasé la tête du serpent, et donné l'empire à l'église. Voici donc l'évêque s'approchant de la porte fermée. Trois fois il la frappe de sa crosse; car le pouvoir du Christ embrasse le Ciel, la terre et les enfers. Elle s'ouvre enfin et il entre en disant : *pax huic domui*, parce que le Sauveur entrant dans le monde lui apportait la paix et le réconciliait avec la Trinité. Le pontife se prosterne et prie comme Jésus au jardin des oliviers. Il ne salue point l'assistance par le *Dominus vobiscum;* elle n'en sera digne qu'après la purification. Pour l'obtenir de la clémence de Dieu, elle doit le supplier avec Jésus-Christ. Le ministre l'y invite : *Flectamus genua.* — Du pied de son bâton pastoral, l'évêque trace, dans la cendre, sur le pavé, l'alphabet grec et l'alphabet latin :

(1) Je ne fais pas scrupule de suivre parfois l'ordre des mystiques français du moyen-âge lorsqu'il n'est pas conforme aux rubriques du pontifical d'Urbain VIII. On en conçoit la raison.

(2) Luc. X. 21.



Il écrit le premier en allant de l'angle gauche à l'angle droit, parce que les Gentils méritèrent, par la croix, d'être préférés à la synagogue réprouvée.

Le second va de droite à gauche, pour montrer que le juif perfide, après avoir abusé des bienfaits de Dieu, tomba sous l'anathême: ainsi Jacob croisa ses mains sur Ephraïm et Manassé (1). Les branches de ces deux alphabets figurent les nations que réunit la foi dans la croix. L'un est grec et l'autre latin, pour signifier que l'église d'Orient et l'église latine ne forment qu'une seule et même église catholique. C'est aussi pour rappeler que la sagesse et la puissance de l'antiquité se sont converties à Jésus-Christ. Enfin, ils se joignent en croix, parce que les deux Testaments se touchent au sommet du calvaire où le Messie s'est écrié : *consummatum est !*

Le pontife commence la consécration. Après le *Deus in*

(1) Genèse, c. 48.

adjutorium et le *Gloria Patri* on ne dit point l'*Alleluia ;* car le démon n'est pas expulsé, l'heure de la résurrection n'est pas encore venue. Le Christ, sur l'autel où il expira, invoquait de même, dans une tristesse infinie, le secours de son père. Mais quand la mort et les démons auront subi la défaite du troisième jour, la joie succédera aux convulsions de la nature en deuil. On mêle à l'eau bénite le vin, le sel et la cendre. L'eau et le vin désignent les deux natures en Notre Seigneur ; le sel symbolise la divine sagesse, parce qu'il préserve de la corruption ; la cendre est en mémoire de la Passion qui dévora comm un feu l'humanité de Jésus-Christ. L'évêque faisant avec cette eau des signes de croix sur le milieu de l'autel et aux quatre cornes, témoigne donc que toutes les parties du monde ont été rachetées du péché par les mérites de l'Homme-Dieu. Puis, il en asperge sept fois le tour pour signifier que le S^t.-Esprit réside en l'église. L'aspersion se poursuit à l'intérieur du temple, pendant le chant des psaumes qui célèbrent la ruine de nos ennemis; tandis qu'on prêchait le baptême à la Gentilité, la puissance de satan s'écroulait de toutes parts (1). L'eau surabondante est versée à la base de

(1) Ce n'est pas sans mystère que l'aspersion se fait avec l'hyssope ou des plantes aromatiques, l'absinthe, la laitue sauvage, la verveine.

L'hyssope, dit Levinius Lemnius (de Herbis biblicis, c. 26), est une lante d'un parfum et d'une saveur agréables. Elle est à la fois salutaire et douce. Elle purge la poitrine, soulage le poumon, dissout la pituite. On s'en sert pour combattre la pleurésie et les affections des reins contre lesquelles elle est d'une grande efficace. Aussi Dieu a-t-il ordonné dans le Lévitique et les Nombres (14-19), d'en user pour la purification des lépreux et des hommes souillés d'une impureté légale. David, adultère et homicide, se conformait à la loi de Moïse en priant Dieu de l'asperger avec l'hyssope. Bellarmin ajoute (in ps. 50) qu'elle marque de plu la foi et l'humilité, attendu que sa tige modeste ne s'élève pas et ques ses racines rampent sous les pierres. Les mystiques du moyen-âge

l'autel, source d'où s'épanchent les flots de la grâce. On essuie la table de pierre avec le lin, qui parvient à la blancheur comme Jésus-Christ à la joie et à la gloire, par les brisements et les souffrances.

Ensuite on oint l'autel d'huile des catéchumènes et de saint chrême. Le Christ a reçu l'onction du sacerdoce et de la royauté; sans cesse l'église reçoit celle du S[t].-Esprit. Des prières dignes d'une méditation éternelle accompagnent ces onctions et les encensements. Alors la fumée odorante et les parfums répandus embaument l'air du temple. C'est pourquoi l'on entonne le psaume *Fundamenta ejus*, sous l'antienne empruntée aux paroles d'Isaac: « *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni.* » Voilà l'odeur de mon fils comme celle d'un champ plein de fleurs et béni du Très-Haut. Que mon Dieu te fasse croître comme le sable de la mer, et te donne la bénédiction de la rosée du ciel! « Quelle est donc cette campagne fleurie, aimée du Seigneur? » C'est l'église, répond Honoré-le-Solitaire, c'est l'église qui exhale en tout l'univers la suave odeur de ses œuvres. Les roses sont les martyrs; les lys, les vierges; les violettes, ceux qui méprisent le siècle. Les herbes vertes sont les sages; les fleuries, ceux qui progressent; et celles qui portent leurs fruits, les âmes parfaites. »

L'évêque procède à l'onction des douze croix peintes sur les parois, et devant lesquelles sont allumés les douze cierges, images des Apôtres. Ces croix, sceau de Jésus-Christ, nous

disent communément qu'elle désigne la vertu de Jésus-Christ qui amollit le marbre de nos cœurs et opère leur guérison. Voyez Hugues de Saint-Victor, lib. 1. De sacramentis, c. 7. — Gemma animæ, lib. 1, c. 60. - Jean Rusbroch. Commentaria in tabernaculum fœderis, c. 120, p. 144. Cologne, 1692. —Vincent de Beauvais. Speculum naturale, lib. 10, c. 168-169, p. 786, édition de Douai 1624.

apprennent qu'il a pris possession de la terre par ses envoyés. Le chrême, composé d'huile et de beaume, atteste que le monde est rempli par la douceur et les vertus des disciples de l'Evangile, pierres de l'église spirituelle. Aussi on chante: O Jérusalem ! tous tes murs sont des pierres précieuses ; et tes tours seront construites de diamants ; puis le psaume 147, *Lauda Jerusalem ;* enfin deux répons, desquels il appert que le ciel, le temple, l'église, se confondent en une seule chose. La voici, Jérusalem, cette grande cité céleste ornée comme l'épouse de l'agneau, parce qu'elle est devenue son tabernacle. *Alleluia.* Ses portes ne seront point fermées durant le jour; jamais la nuit ne l'obscurcira. — Tes places, ô Jérusalem ! seront pavées d'or pur, *Alleluia,* on chantera en toi le cantique de joie, *Alleluia,* et tous diront dans les rues, *Alleluia, Alleluia.* Tu resplendiras d'une éclatante lumière, et tu seras adorée des extrémités du monde »

Bientôt le pontife place sur les cinq croix gravées de la table d'autel, cinq croix de grains d'encens et cinq autres de cire auxquelles il met le feu : Jésus-Christ, l'hostie sans tache, a été offert en holocauste agréé de Dieu.

Après la bénédiction des vases et des ornements sacrés qui font partie du mobilier de l'église, on va chercher en procession les saintes reliques déposées dans un lieu voisin où l'on a chanté l'office de nuit. Symboles des ames captives aux limbes et ici-bas, elles sont introduites dans le temple par l'évêque, de même que les justes sont délivrés par le Christ et conduits en la maison de son père. *Ambulate, sancti Dei; ingredimini in civitatem Domini.* Mitre en tête et la truelle à la main (l'église a toujours su honorer l'ouvrier), le pontife scelle, au moyen d'un mortier bénit, la pierre du sépulcre où les reliques sont cachées suivant la vision de l'apôtre saint Jean. Quelquefois cela

s'exécutait derrière un voile, en signe que nous ne voyons pas le séjour des ames (1).

Les chants d'allégresse et de triomphe retentissent, les nappes blanches revêtent l'autel, les cierges s'allument; un grand mystère est accompli.

L'évidence du sens tropologique nous dispensera d'une longue analyse. La consécration d'un temple a pour type la sanctification de l'homme par les sacrements. L'eau bénite est celle du baptême. Trois fois on l'a fait pleuvoir sur l'édifice, à cause de la triple immersion baptismale. Les douze lumières représentent la doctrine des apôtres enseignée au catéchumène. Les alphabets sont les rudiments de la foi catholique. Ils se tracent en croix, parce que la Rédemption est l'abrégé de nos mystères. Saint Paul écrivait aux Corinthiens néophytes : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* Les aspersions au-dedans de l'église montrent que la sainteté n'est pas chose extérieure et hypocrite, mais intime et vraie : *omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs.* L'évêque verse l'eau sainte au pied de l'autel ; le pasteur s'en remet à Dieu du soin d'achever ce que le zèle ébauche et ne termine pas : *quod ipse nequit, Domino humiliter committit, purgationem scilicet subditorum, cui ipse tanquam homo cooperari et collaborare potest, interior autem et perfecta mundatio solius est Dei* (2). Il tourne sept fois autour de l'autel, parce que le sacrement confère les sept dons du Saint-Esprit. Les onctions symboliques sont en usage au baptême comme à la consécration. On couvre de vêtements blancs la table du sacrifice et les lumières brillent dans l'église ; de même le nouveau

(1) D. Martène. De ant. Eccl. rit. Lib. 2. ordo 8 ad bened. eccl. — Gemma, l. 1, c. 167.

(2) Yves de Chartres. De reb. eccl. sermones ; de sac. dedic.

baptisé tenait un cierge à la main, comme la vierge chérie de l'époux, et gardait jusqu'au samedi *in albis*, la robe d'innocence, de joie et d'immortalité.

CONCLUSION.

Nous avons exposé le symbolisme populaire des églises, avoué par le moyen-âge, approuvé, complété par la liturgie. Peut-être ces quelques pages glanées çà et là seront-elles utiles à plusieurs. On s'habitue à étudier la forme artistique des églises sans réfléchir à la pensée de foi; comme on admire la sculpture, les pierres fines, l'émaillure et les nielles capricieuses d'une châsse sans apercevoir les reliques des saints. Ici la piété pourrait être seule blessée; mais là ce sera toujours au détriment de la science. Répétons-le avec toute l'énergie de notre conviction: au moyen-âge, l'église est avant tout une œuvre de foi, et qui ne croit pas ne comprend pas.

(Extrait du Bulletin monumental publié à Caen par M. de Caumont.)